

Préface

Max Weber, notre contemporain si méconnu

Quand apprendrons-nous à lire Max Weber ? Quand commencera-t-on à le reconnaître, autrement qu'en paroles et du bout des lèvres, pour ce qu'il est : l'un des plus grands penseurs de tous les temps et, plus particulièrement, l'auteur qui a poussé le plus loin, et de la manière la plus spectaculaire, la plus systématique et en définitive la plus convaincante, le projet d'une science sociale ? Une science sociale qui ne se satisfasse pas de la seule spéculation conceptuelle des philosophes ou des économistes, qui ne juge ni possible ni souhaitable une théorisation abstraite et en surplomb, ignorante de la complexité inépuisable du réel historique et négligeant les réalités empiriques. Mais une science sociale, à l'inverse, qui refuse de se perdre dans le dédale des études de cas particuliers en renonçant à toute perspective théorique et qui ne s'asservisse pas aux clivages disciplinaires institués entre économistes, sociologues, historiens, juristes, démographes, urbanistes, etc.

Pourquoi Weber est si mal connu

Pour cela, pour commencer à lire Weber comme il doit l'être, encore faudrait-il à tout le moins disposer d'une édition fiable des œuvres complètes permettant de suivre clairement le parcours d'une pensée complexe et d'une érudition encyclopédique, montrant les hésitations et les repentirs et harmonisant la traduction des principaux termes. Mais même ainsi, ne nous le dissimulons pas, la compréhension de la démarche de Weber resterait difficile et incertaine. Qu'on en juge par ce qui est le mieux, ou le moins mal connu, l'interminable débat suscité par l'*Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Quelles étaient dans ce texte, d'ailleurs composite en sa version ultime couramment présentée, les intentions véritables de

Weber? Qu'a-t-il en définitive prétendu montrer et établir? On le sait, les commentateurs de Weber sont loin de s'accorder sur ce point. Pour commencer à y voir un peu clair, il est bien sûr indispensable de réinscrire l'*Éthique protestante* dans le cadre infiniment plus vaste de sa grande sociologie des religions, d'opérer des recoupements avec ce qu'il nous dit du judaïsme antique, de l'hindouisme et du bouddhisme, du taoïsme, du confucianisme ou de l'islam.

Mais l'ensemble articulé des essais sur la religion que forment les *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, malgré l'introduction générale et les « Considérations intermédiaires » qui l'accompagnent, laisse le lecteur incertain quant à nombre de ses enjeux qui n'apparaissent avec netteté que mis en rapport avec les conceptions méthodologiques et épistémologiques générales de Weber. Or celles-ci ne sont pas si faciles à appréhender. Pour commencer à s'y repérer, il faut naviguer entre sa célèbre conférence sur la science *Wissenschaft als Beruf* (« Le métier et la vocation de savant », in *Le savant et la politique*), les multiples types idéaux présentés par *Économie et société* ou les *Essais sur la théorie de la science*. Et, il faut bien le reconnaître, à l'exception de la conférence sur la science, ces textes ne sont pas d'un accès aisé. Ils se situent à des niveaux d'abstraction fort différents, et on ne saisit pas toujours clairement le rapport entre eux. Et surtout, en raison de leur abstraction même, on voit encore moins bien le rapport précis qu'ils entretiennent avec les analyses historiques spécifiques présentées ailleurs par Weber. Bref, comme le présent livre de Stephen Kalberg l'affirme et le démontre, il y a bel et bien une systématisme et une cohérence impressionnantes de la sociologie de Max Weber, mais pour différentes raisons – dont la principale tient à l'inachèvement de l'œuvre et à son caractère fragmenté –, elles ne se laissent pas facilement percevoir et restituer.

Cette difficulté serait déjà importante pour un lecteur muni des œuvres complètes et disposant du temps requis pour les lire avec une certaine continuité. *A fortiori* est-elle presque insurmontable pour le lecteur français ordinaire. Autrement dit pour un lecteur qui ne parle généralement pas l'allemand! Même s'il est sociologue, historien, philosophe, et attentif *a priori* au propos de Weber, il ne dispose toujours pas, tant s'en faut, de la totalité des textes importants. Et il ne peut accéder aux continents de la sociologie des religions ou de la sociologie de l'économie qu'à travers des textes morcelés, traduits à des époques bien différentes, avec des conventions de traduction fluctuantes et publiés chez des éditeurs éparés.

Tout cela permet d'expliquer le paradoxe déconcertant qui est lié à la réception de Weber. Celui-ci, à en croire Raymond Aron, est « le sociologue par excellence ». Et avec Durkheim, plus et mieux que Durkheim, il est présenté aux étudiants de sociologie – qui n'y comprennent généralement pas grand-chose pour les raisons qu'on vient de dire – comme l'auteur

classique principal de leur discipline ; celui qu'il faut avoir lu et connaître, au moins pour réussir à l'examen. Avec *Le Suicide* de Durkheim, *L'Éthique protestante* vient en tête du *hit-parade* des livres considérés comme essentiels pour leur discipline par les sociologues. Mais lui-même était-il sociologue ? On pourrait parfois en douter. Juriste de formation, historien constamment, il s'est longtemps considéré comme un économiste. Mais surtout, s'il est toujours lu par les sociologues aujourd'hui, est-il encore utilisé par eux ? C'est en fait de moins en moins le cas. L'inflexion croissante et regrettable de la discipline vers la microsociologie et l'étude de terrains particuliers et son refus massif des perspectives historiques longues ne favorisent pas un intérêt véritable pour un auteur qu'on dirait aujourd'hui relever de la macrosociologie, alors qu'elle était hier la sociologie tout court. Aussi, dans le monde des sciences sociales, Weber est peut-être plus populaire en fait chez les politologues ou les historiens que chez les sociologues proprement dits. Plus généralement, après le temps des lectures de Julien Freund ou Raymond Aron, la compréhension de Weber en France a été affectée par deux biais importants.

D'une part, Weber apparaît de plus en plus comme un auteur de la tradition philosophique, plutôt que sociologique. Ou, pour mieux dire, comme un sociologue pour philosophes. Le sociologue que les philosophes aiment haïr, par exemple avec Léo Strauss, pour son relativisme historique et son refus d'arbitrer rationnellement dans le polythéisme des valeurs et de prendre parti dans la « guerre des dieux ». Ou bien le sociologue qu'ils encensent avec Isaiah Berlin pour les mêmes raisons. À moins que réinscrit dans une lignée nietzschéenne, il ne fasse figure de précurseur de l'école de Francfort ou d'une vulgate heideggérienne contemptrice de la modernité. Et il est vrai qu'entre la charge contre le dernier homme, l'homme utilitariste réduit à un désir de survie, sur laquelle s'achève le *Zarathoustra*, et la description de la « cage de fer » que la rationalisation et la contrainte au travail font peser sur l'homme moderne qui clôt *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, les harmoniques sont clairement audibles. Mais se limiter à ces thèmes impliquerait de ne vouloir connaître que le Weber philosophe social – d'ailleurs ainsi réduit à sa plus simple expression – et laisser de côté la dimension proprement scientifique de son œuvre, celle à laquelle il tenait le plus.

D'autre part, les lectures proprement sociologiques de Weber ont eu trop tendance à prétendre l'annexer à l'un des deux grands camps théoriques, à l'un des deux grands paradigmes qui s'affrontent classiquement dans les sciences sociales – et à rechercher dans son œuvre ce qui permettait d'amener directement de l'eau au moulin du paradigme défendu plutôt qu'à l'interroger dans sa singularité. À chaque fois avec d'excellentes raisons, mais qui masquent l'essentiel. Avant et après la Seconde Guerre

mondiale, le fonctionnalisme et le culturalisme – en un mot le paradigme holiste, celui qui pose que les actions des acteurs sociaux sont commandées par les contraintes propres à la totalité sociale – occupent la position dominante en sociologie et en anthropologie. Les écrits de Weber sont alors lus comme autant d'analyses apportant la preuve du rôle déterminant des valeurs dans la vie sociale. N'attestent-ils pas par exemple, que les normes qui régissent la division du travail dans une société capitaliste sont commandées, en dernière analyse, par des facteurs religieux ? La grande synthèse sociologique générale dessinée par Talcott Parsons sous l'étiquette du structuro-fonctionnalisme a beaucoup fait pour accréditer cette vision de l'œuvre de Weber.

À partir des années soixante-dix/quatre-vingt au contraire, en économie bien sûr, mais aussi en sociologie, en philosophie politique ou dans d'autres disciplines, on assiste au triomphe des positions qui se réclament de l'individualisme méthodologique et de la théorie de l'action rationnelle (*rational action theory*), faisant de l'individu le seul sujet pertinent concevable de l'action sociale. Tout ce qui évoque une dimension du collectif – les fonctions, les classes sociales ou les groupes statutaires, les valeurs, la culture – est réputé de l'ordre des réalités secondes, des « effets pervers », *i.e.* non voulus des actions individuelles. L'affirmation par Weber, dès les premières pages de son *magnum opus*, *Économie et société*, que l'action sociale ne doit pas seulement être expliquée mais aussi comprise, qu'il n'y a d'action que pour autant qu'elle fait sens et que faire sens, c'est toujours faire sens pour des acteurs sociaux saisis dans leur individualité concrète, tout cela semble aller directement dans le sens des proclamations de l'individualisme méthodologique. À deux réserves décisives près, cependant. Tout d'abord, ce n'est pas à l'« individu » mais aux personnes, aux acteurs sociaux, que Weber entend imputer le sens de l'action. Il est trop averti, tout autant que Durkheim, de l'historicité de cette notion et du fait qu'il n'y a que peu de temps qu'elle occupe une place centrale dans la sphère des idées et des valeurs pour en faire une catégorie sociologique universelle. Par ailleurs, comme le rappelle très bien ici Stephen Kalberg, sa théorie de l'action a pour principal mérite d'empêcher *ab initio* et par principe tout rabattement sur les théories rationalistes, utilitaristes et économicistes – pour lesquelles l'action n'est interprétable rationnellement que comme action maximisatrice, qu'il s'agisse de maximiser les plaisirs, le bonheur ou un capital quelconque – qui sont trop souvent indissociables de l'individualisme méthodologique. Non seulement, on le sait, pour lui toute action n'est pas rationnelle, puisqu'elle peut être motivée par le respect de la coutume ou par des considérations affectives, mais au sein de la sphère des actions rationnelles, encore convient-il de distinguer entre la rationalité instrumentale maximisatrice (*Zweckrationalität*) – celle qu'affectionnent les économistes ou les philosophies fondées sur

une quelconque version de la *rational action theory* – et une rationalité plus générale, une rationalité axiologique¹ (*Wertrationalität*).

Weber lu et reconstruit par S. Kalberg

Voici donc le Weber qu'il nous faut apprendre à lire. Un Weber qui ne se réduise pas à un philosophe social parmi d'autres, mais un Weber pleinement sociologue. Le plus grand de tous parce qu'il évite de s'enfermer dans les impasses croisées du holisme et de l'individualisme méthodologiques – il ne se contente pas de les dépasser en paroles, comme tant d'autres, mais il montre concrètement comment à chaque période historique s'enchevêtrent de façon toujours spécifique les dimensions individuelles et collectives ; le plus grand encore parce que l'ampleur de son érudition historique est sans égale, le plus grand enfin parce qu'il est plus conscient que tout autre des difficultés méthodologiques et épistémologiques auxquelles doivent s'affronter toutes les sciences sociales, et parce qu'il donne du grain à moudre à chacune d'entre elles – aux historiens, aux économistes, aux politistes ou aux anthropologues, etc. On l'aura compris, c'est ce Weber-là, si méconnu et si important, que le livre de S. Kalberg que nous présentons ici nous donne à découvrir.

Pourquoi le livre de S. Kalberg est si important

Le grand mérite du livre de S. Kalberg qu'on va lire est d'une part, de se fonder sur une connaissance exceptionnelle et exhaustive de l'œuvre de Weber – et en version originale, en allemand –, et d'autre part, de la lire et de la présenter systématiquement sous l'angle des problèmes proprement théoriques, méthodologiques et épistémologiques qu'elle soulève et affronte, dans une fidélité exemplaire à l'esprit et à la lettre du texte, mais sans craindre de systématiser et d'explicitier, à l'occasion, davantage que Weber ne l'a fait lui-

1. L'évolution de la sociologie de Raymond Boudon, qui se réclame très directement de Max Weber, témoigne d'une prise de conscience croissante de la richesse et de la complexité de la sociologie webérienne. Dans *Ordre social et effets pervers* et dans ses textes de cette époque, R. Boudon, qui est le principal champion français de l'individualisme méthodologique, en présente une version très utilitariste. La rationalité que l'individu met en œuvre est massivement instrumentale. Dans les textes ultérieurs, R. Boudon reconnaît lucidement que la rationalité instrumentale n'est qu'un cas particulier et limite, et il se borne à revendiquer pour l'individualisme méthodologique l'obligation de faire apparaître les « bonnes raisons » (pas nécessairement « rationnelles » au sens de la rationalité instrumentale) des acteurs. Dans ses textes les plus récents, il prend de plus en plus au sérieux le concept de rationalité par rapport aux valeurs (*Wertrationalität*), qualifiée par lui de rationalité axiologique, pour montrer comment les « bonnes raisons des acteurs » peuvent être morales et s'opposer directement à la logique d'une maximisation individualiste. Comment, en d'autres termes, il est possible d'être anti-utilitariste sans cesser d'être rationnel...

même. Sur ce premier aspect, essentiel, de la sociologie de Weber, ce livre est sans équivalent et restera une référence indispensable pendant longtemps. Il ne prétend nullement présenter l'ensemble des facettes de l'œuvre. Sur la biographie de Max Weber, sur sa philosophie sociale, sur ses engagements politiques, sur sa sociologie de l'économie, du droit, de la ville, etc., sur tous ces points le lecteur ira utilement chercher des informations complémentaires ailleurs². En revanche, il sera comblé si ce qui l'intéresse le plus chez Weber est la dimension du comparativisme historique. Or, bien sûr, c'est là la dimension principale de la sociologie weberienne. À telle enseigne qu'on pourrait sans doute poser que la sociologie, pour Weber³, n'est rien d'autre que cette discipline de l'esprit qui oblige à replacer toutes les réalités sociales dans leur historicité en soupesant à chaque fois, grâce à la méthode comparative, respectivement leur part de nouveauté spécifique et leur part de répétitivité. La part, pourrait-on dire aussi, de la longue, voire de la très longue période, du moyen et du court terme, la part enfin du radicalement nouveau. L'emprunt que nous venons de faire aux catégories de l'école des *Annales* et de Fernand Braudel, ne relève évidemment pas du hasard. Il vise à suggérer à quel point les clivages, voire les haines disciplinaires entre sociologie et histoire, sont absurdes puisque ces deux champs de savoir, sainement conçus, parlent de la même chose et rencontrent les mêmes problèmes, à cette seule différence près que l'histoire du présent offre d'autres perspectives que la sociologie du passé.

On sait que, depuis une vingtaine d'années, l'histoire est en France le lieu d'un débat méthodologique et épistémologique intense. Après le temps des grandes espérances et des quasi-certitudes triomphantes, faites d'un mélange chatoyant de positivisme, de marxisme, de structuralisme, de scientisme statistique et de réels talents littéraires, la place s'est ouverte au doute. L'histoire économique objective est-elle réellement intelligible coupée d'une histoire des représentations ? Comment objectiver des représentations ? Le travail de l'historien confronté à ces représentations ne consiste-t-il pas, au bout du compte, à raconter des histoires dont il assure la mise en intrigue ? Mais quelle est alors la part d'objectivité de ces récits ? et quelle est, également, celle de l'événement qui, chassé par la porte au temps de la quête des structures et de la longue période, revient par la fenêtre avec l'intérêt nouveau pour les représentations, le récit, la micro-histoire au ras du terrain et l'anthropologie ? Un peu curieusement, ce n'est pas avec la tradition sociologique ou

2. Pour cette raison, le livre de S. Kalberg ne peut pas être conseillé comme une introduction pédagogique et scolaire à la lecture de Weber. Il est pleinement compréhensible, croyons-nous, pour qui ignorerait à peu près tout de sa sociologie et permet de plonger directement au cœur des problèmes les plus importants qu'elle soulève ; mais son importance n'apparaîtra de manière évidente qu'à ceux qui ont déjà une certaine familiarité avec les principaux textes de Weber.

3. Et peut-être aussi pour tous les sociologues...

anthropologique que ce débat s'est noué, mais, et notamment, grâce à l'influence intellectuelle de Paul Ricœur, avec la philosophie et l'herméneutique. Or ces questions, le lecteur de ce livre de Kalberg s'en convaincra aisément, sont justement et très largement celles qui mobilisaient toute l'attention de Weber et auxquelles il a apporté plus que des éléments de réponse. On ne peut donc que s'étonner et regretter qu'il soit en France le grand absent de tous ces débats, sur lesquels il a pourtant jeté davantage de lumière que tout autre⁴.

Ce qu'établit en effet Kalberg, avec une grande force, c'est que la compréhension de la démarche comparative suivie par Weber est loin d'avoir un intérêt purement historique puisque, aux questions de méthode des historiens, Weber apporte des réponses méthodologiquement et théoriquement mieux fondées que les écoles historiques comparativistes contemporaines. Voilà une affirmation qui surprendra sans doute mais dont on ne se débarassera pas facilement, tant Kalberg apporte d'éléments systématiques à l'appui de sa thèse. Dans le champ des études historiques, il distingue trois grandes écoles, spécifiées par trois ensembles de présupposés ou de principes méthodologiques et théoriques. Je ne crois pas mésinterpréter sa pensée en disant que, selon lui, la première pèche par hyperthéorisation, la deuxième par défaut de théorisation et la troisième par unilatéralisme théorique. La première école, représentée par I. Wallerstein, Bergesen, Hopkins, Goldfrank ou Rubinson⁵, est celle des systèmes-monde qui explique le destin des différentes nations, à diverses époques historiques, par la place qu'elles occupent dans l'économie-monde – au cœur, à la périphérie ou à la semi-périphérie. Le biais propre à cette approche est que toute l'histoire concrète est rapportée à un foyer causal unique et que la diversité historique est niée au profit d'un schématisme abstrait.

Presque irrésistible est alors la tentation – n'est-elle pas constante chez les historiens ? – de se débarrasser des grandes théories, voire de toute théorie, pour mieux faire ressortir l'irréductible singularité de chaque époque ou situation historique que l'historien doit s'attacher à décrire avec le plus grand luxe de détails et de précisions. Tel est le choix de ce que Kalberg nomme l'école interprétative-historique, à laquelle il rattache des auteurs comme Rheinardt Bendix, Charles Tilly, Clifford Geertz (en anthropologie) ou Bonnel

4. La raison principale, nous l'avons suggéré d'entrée de jeu, tient à l'anarchie qui règne sur le domaine des traductions de Max Weber et qui fait de lui un auteur davantage respecté en paroles qu'effectivement lu ou médité. Une autre raison est que l'école des *Annales*, ce bastion de l'histoire en France, s'est construite contre les prétentions à l'hégémonie des sociologues durkheimiens, qu'elle a prétendu supplanter et remplacer – avec un certain succès, il faut bien le dire – à telle enseigne que tout ce qui évoque la sociologie a mauvaise presse chez les historiens (cf. François Dosse, *L'histoire en miettes*, La Découverte, 1987).

5. Curieusement, Kalberg ne mentionne guère ici la dette de Wallerstein envers Fernand Braudel et l'école des *Annales*.

et Mann⁶. Pour cette école, la théorie n'est pas condamnable en soi, mais elle est regardée avec méfiance. Elle ne peut consister que dans la mise en lumière de variations concomitantes, mais la découverte de ces co-variations doit résulter du matériau empirique lui-même, toujours spécifique, et non d'une théorie générale préconçue.

La troisième école au contraire, que Kalberg nomme l'école causale-analytique, vise explicitement à une théorisation générale, mais d'une portée et d'une ambition moins vertigineuses que celle des systèmes-monde. Il ne s'agit pas de tout expliquer par une cause structurale unique, mais de contribuer à la théorisation rigoureuse d'un problème bien délimité. Quelles sont par exemple, les conditions sociales historiques qui expliquent respectivement l'avènement de la démocratie, du fascisme ou du communisme ? On aura reconnu la question de Barrington Moore. Pourquoi les révolutions ont-elle triomphé en France, en Russie ou en Chine et pas ailleurs ? Qu'est-ce qui explique la différence entre ces trois révolutions ? On reconnaîtra le questionnement de Theda Skocpol. Cette approche, à en croire Kalberg, est la plus proche de celle que pratiquait Weber. Comme lui, elle procède par mise en lumière des similitudes et des différences. Mais elle pêche en restant trop unilatérale. D'une part, parce que la décision de regarder l'histoire sous le prisme d'une question singulière fait violence à la richesse et à la complexité du réel historique ; d'autre part – mais ces deux biais sont liés –, parce que ces approches présupposent l'existence d'une causalité unique ou massivement déterminante, tandis que la sociologie weberienne est par principe multicausale.

Par contraste, on voit bien le problème auquel Weber s'est affronté résolument, avec constance et lucidité : comment faire droit à toute l'irréductible complexité des faits historiques – celle qui détourne le plus souvent les historiens du travail de la théorisation – sans pour autant renoncer à l'exigence de rendre compte de la causalité historique ? Ou plutôt, des causalités historiques. Le pluriel s'impose en effet ici parce que le propre et la force de la sociologie de Weber tiennent justement au fait que s'il accepte et affronte sans faux-fuyant le problème scientifique central, celui de l'imputation causale, il se refuse à y répondre de manière dogmatique, abstraite et unilatérale, une fois pour toutes. Ce n'est pas lui qui adopterait la thèse de la détermination en dernière instance par l'économie, ou par son contraire, les « valeurs » ou la religion (contrairement au procès qui lui est constamment et paresseusement fait), ou encore par le politique, par la violence ou la puissance. Non, ce que son comparativisme historique, reconstruit par S. Kalberg, fait admirablement comprendre, c'est que le poids des facteurs causaux est constamment changeant et que chaque configuration historique

6. Mais, on vient de le suggérer, la grande majorité des travaux des historiens est susceptible d'être rangée sous cette rubrique.

déterminée constitue le lieu d'un entrelacs de causalités partielles et potentiellement réversibles, puisque ce qui est cause à tel moment ou en tel lieu cesse de l'être à d'autres ou devient effet.

Le problème de Weber est alors de se donner des outils conceptuels et méthodologiques qui permettent d'appréhender le cours fluctuant de l'histoire sans prétendre se situer en surplomb d'elle et la maîtriser par la pensée – en résorbant la diversité historique dans le concept – mais sans non plus se noyer dedans. Il s'agit au fond de naviguer au plus près d'elle, diraient les marins, sans se perdre au grand large et sans risquer non plus de se briser sur les récifs de la côte. Le lecteur trouvera en S. Kalberg un maître d'équipage incomparable, qui lui fera découvrir la panoplie complète des instruments méthodologiques forgés par Weber pour faciliter cette navigation au plus près. Tout le monde connaît le nom de l'instrument de navigation principal, l'idéal-type. Mais ce dont on n'avait pas clairement conscience avant le superbe travail de reconstruction effectué par Kalberg, c'est de leur systématisme et de la rigueur avec laquelle Weber les construisait en vue de procéder à une imputation plausible sur fond de multicausalisme principal.

Premier bilan

Il faut maintenant laisser le lecteur entrer dans le détail des analyses de Kalberg. Quand il l'aura fait, il pourra comme nous-même s'interroger sur le bilan qu'il convient de tirer à la fois de cet ouvrage et, à travers lui, de l'entreprise sociologique webérienne. La discussion devrait sans doute porter sur les trois séries de points suivantes.

1) Le lecteur français, et notamment s'il est historien ou intéressé par l'épistémologie de l'histoire, sera sans doute tout d'abord un peu déçu par cet ouvrage. Écrit par un Américain et au premier chef pour un public américain (et allemand), il ignore trop le débat épistémologique et le travail des historiens français. Et c'est regrettable dans un domaine où la recherche française est incontestablement compétitive au plan mondial. Au regard de la production française, l'étiquette d'« école interprétative-historique » apparaît nettement trop vaste et quelque peu fourre-tout. De même, le débat sur le statut de l'herméneutique est trop massivement esquivé. Et il serait nécessaire d'entreprendre une comparaison un peu ordonnée entre la méthodologie webérienne ici reconstruite et toute la théorisation française des jeux d'échelle entreprise par Bernard Lepetit et Jacques Revel. On trouverait sans doute de nombreux points de recoupement. Enfin, l'école des systèmes-monde, malgré ses origines braudéliennes, n'a pas en France l'importance que lui attribue Kalberg.

Bref, le contexte théorique français n'est pas le contexte américain. Voilà qui ne surprendra pas des spécialistes de l'histoire comparative ! Mais,

par-delà ces décalages inévitables, le livre de Kalberg a l'énorme intérêt de replacer Weber à la place qu'il n'aurait jamais dû perdre (si tant est qu'il l'ait un jour occupée) dans les débats sur la méthode historique et, plus généralement, sur l'épistémologie des sciences sociales : la première. Après avoir lu son livre, on ne pourra plus arguer de l'inaccessibilité des livres et des thèses de Weber pour refuser de les discuter ou de les prendre en compte. Et, somme toute, pour renoncer à suivre son exemple, il faudra maintenant avoir de bonnes et solides raisons.

2) Car la deuxième série de considérations qu'inspirent les analyses de S. Kalberg est assez troublante. Peu à peu, en le lisant, on en vient à se demander, comme lui semble-t-il et même s'il ne le dit pas aussi crûment, si la méthode weberienne n'est pas tout simplement la bonne méthode pour les sciences sociales en général, la méthode enfin trouvée, la seule qui leur permette effectivement de prétendre au statut de science avec une certaine pertinence. Comment ça, dira-t-on ? Ça se saurait si c'était vrai ! Mais non ; finalement, à lire Kalberg, on découvre qu'on ne connaissait pas grand-chose de la démarche de Weber, juste des fragments pas très cohérents. La méthode enfin trouvée ? On l'aura compris, si tel est le cas, il s'agit d'une méthode qui n'est en rien figée ou dogmatique. J'ai exposé ailleurs pour ma part, en rencontrant un large assentiment, que les sciences sociales devaient satisfaire à quatre types d'impératifs différents : décrire, expliquer, comprendre (interpréter) et enfin assumer l'imprégnation et les implications normatives de leur démarche. Bien sûr, cela ne vaut que pour les sciences sociales considérées dans leur ensemble. Certaines disciplines ou certains chercheurs sont davantage portés sur un de ces quatre registres, et nul ne saurait le leur reprocher aussi longtemps que le point de vue privilégié n'aboutit pas à méconnaître la nécessité et la légitimité des autres. Mais le Weber que nous décrit Kalberg est un chercheur qui entend au fond assumer l'ensemble de ces impératifs en même temps⁷. Chacun des modèles de Weber, écrit-il, « est conçu pour *engager*, voire pour contraindre les chercheurs comparatistes à un va-et-vient permanent entre le cas empirique, la relation ou le développement étudiés, et le cadre conceptuel adopté » (p. 44). En somme, à un va-et-vient constant entre les différents impératifs épistémiques des sciences sociales. Une des raisons pour lesquelles Weber n'a en définitive pas été vraiment suivi tient peut-être au fait qu'il était seul à avoir à la fois l'érudition et la puissance conceptuelle nécessaires à l'accomplissement d'une telle tâche. Mais peut-on

7. Y compris l'imprégnation normative (la *Wertbeziehung*). La seule chose à laquelle Weber se refuse énergiquement (et de manière excessive selon nous), c'est à tirer des conclusions normatives de ses analyses. C'est là une des différences majeures avec Durkheim pour qui la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle ne devait pas servir à cela.

vraiment douter qu'une démarche cohérente et féconde en science sociale implique un équilibre entre respect des données empiriques et souci de la clarification théorique, et que toutes les perversions scientifiques résultent toujours, comme la maladie selon Hippocrate, d'un excès (ou d'un défaut) de l'un ou de l'autre ?

De toute évidence cependant, ces considérations méthodologiques ne valent que pour autant qu'elles ne sont pas seulement méthodologiques et qu'elles engagent une conception théorique déterminée de la nature du social-historique. C'est d'ailleurs sur cette évidence que Paul Ricoeur conclut sa longue méditation sur la méthode historique : « En ce point, l'épistémologie de l'histoire confine à l'ontologie de l'être-au-monde [...] Ici, il faut l'avouer, l'épistémologie de l'opération historiographique atteint sa limite interne en côtoyant sur ses bords les confins d'une ontologie de l'être historique » (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, p. 367). Peut-on mieux dire qu'il n'y a pas de méthode de l'histoire qui ne renvoie à une théorie de l'histoire, pas de démarche possible en sociologie historique comparative qui n'implique une sociologie générale et qui ne soit commandée par elle ?

Et c'est bien ce que nous dit S. Kalberg à de nombreuses reprises. La sociologie historique de Max Weber ne vaut que parce qu'elle est aussi essentielle à une sociologie générale à laquelle elle fournirait, je crois, trois thèmes liés et centraux : a) l'idée d'une interdépendance générale et sans cesse en mouvement des différents ordres de la réalité sociale historique, qui interdit autant de l'appréhender par le bout de l'individu que par celui de la totalité sociale ; b) l'idée de la causalité multiple ; c) l'idée enfin de la multidimensionalité de l'action. On pourrait montrer les harmoniques de ces trois thèmes avec d'autres œuvres de la tradition sociologique. Ce qu'on pourrait appeler l'interdépendantisme général et le multicausalisme que dessine Weber sont bien thématés par le concept de *Wechselwirkung* (« interaction », ou plutôt « efficace croisée ») de son ami Georg Simmel et trouve des correspondances appréciables dans les notions maussiennes de fait social total ou de symbolisme⁸. Et j'ai tenté ailleurs de montrer comment l'anthropologie de Mauss propose une théorie multidimensionnelle de l'action. Mais ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans le cœur de cette discussion. Bornons-nous donc à noter que la sociologie de Weber ainsi reconstituée constitue une pensée de l'interdépendance généralisée des faits sociaux, ni holiste ni individualiste, ni empiriciste ni théoriciste, qui, avec d'autres, nous offre les linéaments

8. Des correspondances, mais aussi des différences appréciables puisque l'idée de fait social total comme, dans une moindre mesure, celle de symbolisme implique que la société se totalise, alors que ce n'est jamais le cas chez Weber, plus attentif à la disparité des ordres de l'action. Mais il est vrai qu'ils ne parlent pas du même type de société. Sur le rôle central de la notion de symbolisme chez Mauss, cf. Camille Tarot, *De Durkheim à Mauss, l'invention du symbolique* (La Découverte/MAUSS, 1999).

de ce qu'on pourrait appeler un paradigme antiparadigmatique⁹. Le vrai paradigme de la sociologie, selon nous.

3) Deux dangers guettent cependant cette sociologie générale antiparadigmatique. Le premier serait de rester dans le rejet purement verbal et de principe des oppositions méthodologiques. Dans un « ni-ni » rhétorique. Dans le cas de Marcel Mauss ou de Weber (qu'on nous pardonne de les associer ici sans suffisamment nous en expliquer), on sait que ce premier danger est brillamment surmonté par une attention véritable et presque maniaque au concret. Peut-on conseiller à qui voudrait voir comment fonctionne effectivement la méthode, outre le présent livre de Kalberg, de lire le petit texte de Weber sur un thème classique, les causes de la chute de l'Empire romain (« Les causes sociales du déclin de la civilisation antique » *in Économie et société dans l'Antiquité*, Découverte-poche n° 108, 1998). Un pur chef-d'œuvre d'attention à la complexité des causalités entrecroisées...

Le second péril est plus insidieux. À force d'attention à l'inépuisable richesse du réel et de refus de plaquer sur lui des théorisations trop générales qui feraient violence à la complexité et à la variabilité des interactions causales, ne se condamne-t-on pas à ne pouvoir à peu près rien dire sur rien ? À la limite, si l'exemple de Weber avait été plus massivement suivi, si nous disposions d'infiniment plus d'études de cas organisées par des idéal-types judicieux, qu'en ferions-nous ? Que nous serviraient-ils à penser ? Cette question amène à juger que la critique par Kalberg de ce qu'il appelle l'école causale-analytique est peut-être excessive. Si nous n'avons que des réponses et pas de questions générales, nous n'avancerons pas non plus. Ce n'est pas tout d'élaborer des méthodes de recherche sophistiquées, encore faut-il apprendre à poser les bonnes questions. Et la question des déterminants sociaux des révolutions ou de l'apparition de la démocratie ou du fascisme est assurément une bonne question. Au demeurant – et sur ce point, S. Kalberg n'insiste pas suffisamment –, plus encore que ses réponses, ce sont les questions de Weber qui ont fait sa gloire : quelle part des motivations économiques est-elle imputable à des facteurs d'ordre religieux ? Quel rôle jouent le charisme et l'autorité dans l'ordre politique ? Qu'est-ce qui explique la singularité de l'Occident ? Pourquoi a-t-il été la terre d'élection de la rationalisation ? Pourquoi la bureaucratie s'impose-t-elle comme la forme d'organisation rationnelle par excellence ? Etc. On ne retient habituellement de Weber que ces questions-là et des rudiments de réponse. Kalberg a raison

9. C'est le mérite que j'accorde également à Marcel Mauss dans *Anthropologie du don. Le tiers paradigme* (Desclée de Brouwer, 2000) où j'entends par « paradigme anti-paradigmatique » une manière d'interroger le réel social-historique en ayant non pas réponse à tout (comme l'individualisme, le holisme ou l'école des systèmes-monde, etc.) mais question à tout.

d'attirer l'attention sur la stratégie des réponses de Weber et sur leur sophistication. Mais deux questions essentielles restent pendantes, en amont et en aval de la quête des réponses proprement scientifiques. En amont : quelles sont les bonnes questions à poser à l'histoire aujourd'hui ? En aval : par-delà la mise en évidence de la variabilité historique, pouvons-nous nous dispenser de repérer des invariants suprahistoriques et de contribuer à l'élaboration d'une anthropologie normative générale ?

Ces questions touchent à l'articulation problématique des sciences sociales et de la tradition philosophique. La scission entre ces deux régimes de connaissance nous paraît quant à nous hautement préjudiciable et nous croyons urgent de rouvrir entre eux des dialogues trop tôt et trop massivement interrompus. Mais pour que le dialogue soit fécond, il est nécessaire que chaque partie soit sûre d'elle-même. Ce beau livre de Kalberg, en faisant revivre Max Weber, redonne aux sciences sociales tout leur sens et toute leur splendeur. Et leur confère une portée philosophique qu'elles n'ont que parce qu'elles ne se réduisent pas à la philosophie. Qu'il en soit remercié.

Alain CAILLÉ

Note sur la traduction

Une des raisons de la faible réception de la sociologie de Weber en France, outre l'anarchie qui a présidé à la publication de ses principaux ouvrages, tient aussi à des choix de traduction discutables qui rendent des blocs entiers de sa sociologie difficilement intelligibles. Du coup, traduisant un ouvrage systématique sur Weber tel que celui de S. Kalberg, on se retrouve constamment tiraillé entre deux exigences.

D'une part, pour ne pas ajouter la confusion à la confusion, il n'est pas souhaitable de trop s'écarter des choix de traduction habituellement retenus même lorsqu'ils ne sont guère heureux. Rien n'est plus redoutable que ces traducteurs qui affirment à grands sons de trompe avoir découvert d'innombrables erreurs de traduction chez leurs prédécesseurs et qui, sous couvert de souci de l'exactitude, ne nous livrent que des séries de néologismes incompréhensibles. Ou que ceux, à l'inverse, qui, au nom de la lisibilité, s'autorisent à sauter allégrement par-dessus toutes les complexités recelées par le texte original. Mais d'autre part, il convient aussi de rendre le texte accessible au plus grand nombre de lecteurs potentiellement intéressés. Et cela est particulièrement vrai d'un livre comme celui de Kalberg qui a vocation à servir de guide des études webériennes à des générations d'étudiants. Autant leur rendre la lecture immédiatement claire. En tenant compte par ailleurs que le sens des mots change et glisse avec le temps, et qu'un terme légitime il y a cinquante ans ne l'est plus nécessairement aujourd'hui.

Le choix n'est pas trop difficile à effectuer lorsque les termes retenus par les traductions existantes incitent trop facilement au contresens. Tel est le cas de l'allemand *Ordnung* et de l'anglais *order*. Il est évidemment tentant de les traduire par « ordre ». Mais que d'ambiguïtés possibles ! Le contexte permet habituellement de déterminer quand le terme est utilisé pour désigner un type de groupe social qui diffère en nature de la classe sociale (les trois « ordres » de l'Ancien Régime) ou bien un champ de l'action spécifique – l'ordre social, l'ordre économique ou l'ordre politique. Ces deux emplois possibles diffèrent d'un troisième, l'ordre entendu au sens d'un commandement exigeant obéissance. Mais c'est encore un quatrième sens que Weber met en œuvre dans les § 4, 5, 6 et 7 de la première partie d'*Économie et Société*, intitulée « Les concepts fondamentaux de la sociologie ». Là, la notion d'ordre renvoie à des pratiques régulières, répétitives et ordonnées. Il s'agit pour Weber de se donner les moyens de repérer la part de l'action sociale qui s'organise de façon régulière, systématique et répétitive, que ce soit en fonction de l'usage, de la coutume ou de l'intérêt (que la traduction

française, curieusement, désigne comme « l'intérêt mutuel ». Par ailleurs, la question se pose de savoir dans quelle mesure ces régularités de l'action sont tenues pour légitimes. C'est cette question qu'abordent les § 5, 6 et 7. Mais là où la traduction française du § 4 parle à juste titre des types de « régularités » de l'action sociale, les § 5, 6 et 7 parlent des « ordres légitimes », si bien qu'on a l'impression que le § 4 d'un côté, le 5, le 6 et le 7 de l'autre parlent de choses toutes différentes – des régularités dans un cas et des commandements légitimes dans l'autre. Or dans tous ces cas, montre Kalberg, c'est bien la régularité de l'action qui intéresse Weber et non pas la relation de commandement en tant que telle. Un fonctionnaire vient à son bureau tous les matins à la même heure (comme Kant à Königsberg sortait de chez lui tous les jours à la même heure). Il ne le fait pas, ou pas seulement, parce qu'il obéit à un commandement déterminé, mais par conformité à un cours ou à un ordre déterminé et ordonné des choses. Par ailleurs, il peut croire ou non en la légitimité de cet ordre des choses, et, si oui, y croire pour différents motifs dont Weber nous dresse la typologie. Pour éviter les confusions, traduisons donc *order (Ordnung)* par « régularité ordonnée », et *legitimate order* par « régularité (ordonnée) légitime », étant entendu que ces deux notions représentent autant de formes de régularité de l'action. La troisième, indique Kalberg, étant représentée par ce qu'il appelle des *sociological loci* – que nous avons choisi de traduire par « loci sociologiques » (nous nous en expliquerons en note en temps utile), par quoi il convient d'entendre des ensembles de personnes placées dans une situation sociale et des conditions d'existence comparables, engagées durablement dans des activités routinières et partageant le même type d'orientation de l'action.

Mais l'« action », est-ce le bon terme ? La traduction française d'*Économie et société* ne parle pas d'action mais d'activité. On sait que depuis une dizaine d'années, les traductions des philosophes ou des sociologues allemands, d'Habermas à Hans Joas, nous bombardent avec l'« agir », barbarisme qui fleure bon la conceptualité profonde. Alors, l'activité, l'action, l'agir ? Les choses ne s'arrangent pas avec certaines traductions de l'anglais cette fois, qui nous parlent des « théories de l'agence » (*agency*). Pourquoi cette profusion de termes ? *Handeln*, le verbe, *Handlung*, le substantif, cela fait-il une vraie différence ? Guère, nous précise S. Kalberg. « Activité » manque un peu de puissance théorique. Traduisons donc simplement (et sauf exception) par action, car c'est bien une théorie de l'action qui se cherche un peu partout, que ce soit en sociologie, en psychologie ou dans la philosophie analytique.

Venons-en maintenant aux dimensions de l'action. On le sait, Max Weber distingue quatre grands types d'action regroupés en deux ensembles. Le premier comprend l'action traditionnelle et l'action affective (parfois traduite par « affectuelle », quand on ne nous parle pas d'« agir affectuel », histoire

d'avoir deux barbarismes à la fois), le second les actions rationnelles, dont il distingue deux modalités bien contrastées – l'action *wertrational* et l'action *zweckrational*. La traduction reçue de ces deux concepts de rationalité est à la fois pédante et obscure : « action rationnelle en valeur » et « action rationnelle en finalité ». D'autant plus obscure que « finalité » renvoie à fins, fins à fins ultimes et fins ultimes à valeurs. Le sens des concepts n'est pourtant pas mystérieux. Dans l'action *wertrational*, les valeurs sont affirmées de manière inconditionnelle. Cette affirmation inconditionnelle reste rationnelle pour autant que c'est en pleine conscience qu'on accepte de leur subordonner les considérations d'efficacité. Dans l'action *zweckrational*, c'est au contraire la considération de l'efficacité qui prime. Elle implique de pouvoir renoncer à un objectif, à un but (*Zweck*) dont, après une pesée rationnelle des moyens et des fins, l'atteinte s'avère décidément trop coûteuse. On le voit bien, cette rationalité-là, c'est la rationalité moyens/fins (*means/ends*) dirait-on aujourd'hui ; mais ce n'est guère élégant et la correction grammaticale est douteuse. Raymond Boudon de son côté traduit désormais *Wertrationalität* par rationalité axiologique et *Zweckrationalität* par rationalité instrumentale. Nous avons été tentés de suivre son exemple, mais ces mots ont au bout du compte des connotations trop philosophiques, et depuis l'école de Francfort, la rationalité instrumentale a trop mauvaise presse pour qu'on puisse utiliser le terme sans équivoque. Il nous paraît donc préférable de parler de « rationalité par rapport aux valeurs » et de « rationalité par rapport aux moyens », et d'action rationnelle par rapport aux valeurs ou rationnelle par rapport aux moyens. C'est le choix qui a été effectué ici. Espérons qu'il ne paraîtra pas arbitraire et qu'il ralliera les suffrages, créant ainsi un nouvel usage, une nouvelle régularité ordonnée en somme, dans la traduction des termes de Weber.

Retour aux risques de contresens avec la traduction habituelle de *Verband* par groupement alors que la traduction correcte est plutôt organisation comme on nous le confirme de divers côtés. Ou alors groupe (ou groupement) organisé. C'est souvent en relation avec la question de la domination que Weber utilise cette expression en parlant d'« organisation de la domination » ou de « groupe de domination organisé ».

Au moins selon les traductions reçues. Car ici, nous touchons à un des points les plus épineux pour la traduction de Weber : la traduction du terme *Herrschaft*, rendu très systématiquement par « domination », le terme *Macht* étant traduit généralement par « puissance ». Fixons tout d'abord les définitions de départ. Au § 16 d'*Économie et société*, Weber nous dit que *Macht* « signifie toute chance de faire triompher au sein d'une relation sociale sa propre volonté, même contre des résistances, peu importe sur quoi repose cette chance ». *Herrschaft*, en revanche, « signifie la chance de trouver des personnes déterminables prêtes à obéir à un ordre (*Befehl*) de contenu

déterminé » (p. 95, Agora-Pocket). Le concept de *Macht*, précise Weber, est « sociologiquement amorphe ». Le concept de *Herrschaft*, en revanche, « exige d'être précisé davantage ; il ne peut que signifier la chance pour un ordre de rencontrer une docilité¹ » (*ibid.*). À en rester là, on ne verrait pas trop de raisons de modifier la traduction courante de *Herrschaft* par domination. La *Macht* serait en quelque sorte la puissance brute, fondée notamment sur la violence (*Gewalt*) à l'état pur – la violence sans phrases –, la domination apparaissant comme une forme de puissance à la fois spécifiée et euphémisée par les types de légitimation auxquels recourent les dominants. Partout, on retrouverait l'opposition des dominants et des dominés, seuls changeant le mode de légitimation et l'idéologie au nom desquels la domination s'exerce en se voilant de motifs plus ou moins nobles.

On le voit, la sociologie wébérienne de la domination ainsi entendue serait fort proche d'une sociologie marxiste, et même d'une sociologie bourdieusienne dont on sait qu'elle fait de ce clivage éternel et insurmontable entre dominants et dominés son motif central. Et nombre d'éléments et de passages dans les textes de Weber rendent en effet cette lecture possible. Weber n'est en rien un idéaliste ou un enfant de chœur et il ne répugne nullement à mettre au premier plan de ses analyses les rapports de force et la violence la plus brute. La caractérisation de l'État par le monopole de la violence légitime ne va-t-elle pas dans cette direction, excellemment mise en lumière par Catherine Colliot-Thélène dans son *Le désenchantement de l'État de Hegel à Weber* (Minuit, 1992) ? C'est ainsi que Weber écrit : « L'essence de l'État est, en premier lieu, la puissance, en second lieu la puissance, en troisième lieu, la puissance encore » (cité par C. C.T., p. 199). Mais si C. Colliot-Thélène montre cette attention de Weber à la dimension de la violence et de la puissance, c'est pour mieux insister sur le point décisif que, précisément, la sociologie de Weber ne s'y réduit nullement. Le ferait-elle, elle ne romprait pas avec l'idéologie de la puissance, l'idéologie du *Machtstaat*. À en rester là, « son œuvre théorique ne serait qu'une traduction, il est vrai extrêmement sophistiquée, d'un pessimisme anthropologique et d'une métaphysique alors en vogue, et qui passent aujourd'hui pour périmés » (*ibid.*, p. 203).

Aussi bien est-ce de la *Herrschaft* et non de la *Macht*, cette catégorie « sociologiquement amorphe », on l'a vu, dont Weber « fait le point de départ de son analyse politique » (*ibid.*). De la *Macht* à la *Herrschaft*, qu'est-ce qui change vraiment ? On le comprend mieux lorsqu'on découvre ce que Weber nous dit non plus de la *Herrschaft* en général, mais des types de *Herrschaft* (*E & S*, chapitre 3, § 1), qu'il commence à distinguer en analysant « les fondements de la légitimité ». Dans la *Herrschaft*, écrit-il, « il ne

1. La traduction est bizarre. Il ne s'agit nullement ici de docilité. Weber parle des « Chance [...] Gehorsam zu finden », autrement dit de « la probabilité d'être obéi ».

s'agit pas de n'importe quelle chance d'exercer "puissance" et "influence" sur d'autres individus [...] Tout véritable rapport de *Herrschaft* comporte un minimum de volonté d'obéir [et implique] par conséquent un intérêt, extérieur ou intérieur, à obéir » (p. 285). Les motifs de l'obéissance renvoient à des mixtes variés de motivations affectives, traditionnelles, *wert-rational* ou *zweckrational*. Mais, dans tous les cas de figure, il n'y a pas dans l'ordre de la *Herrschaft* d'obéissance sans croyance en la légitimité de ceux qui l'exercent. À tel point que, écrit Weber, « l'"obéissance" signifie que l'action de celui qui obéit se déroule, en substance, comme s'il avait fait du contenu de l'ordre la maxime de sa conduite » (p. 288). Pas de *Herrschaft* donc sans légitimité.

La question doit donc être posée : le terme de domination exprime-t-il correctement cet alliage de puissance et de légitimité ? On répondra oui, semble-t-il, si l'on considère que dans ce mélange, c'est « en dernière instance » la puissance (et, en encore plus dernière instance, la violence) qui l'emporte. Mais cela impliquerait de poser qu'il y a *d'abord* la puissance (et la violence) et, *ensuite* seulement, la légitimité, et que cette dernière, du coup, est toujours légitimation. Voilà qui nous donnerait un Weber largement marxiste. On répondra non si l'on pose que, chez Weber, la légitimité est toujours déjà-là, qu'elle n'a rien d'une superstructure mais constitue un ordre symbolique qui lie et façonne autant les « dominants » que les « dominés », même si de toute évidence, à cette relation les premiers trouvent davantage leur compte que les seconds. Voilà qui permet de comprendre que *Herrschaft* ait été traduit en anglais, outre *domination*, par un assez grand nombre de termes différents. Talcott Parsons, premier traducteur en anglais du livre I d'*Économie et société*, note que *Herrschaft* ne comporte pas d'équivalent anglais satisfaisant et propose *imperative control* qu'il emprunte à *Introduction to the Sociology of Law* de N. S. Timasheff. Plus tard, insistant sur l'importance décisive chez Weber – malgré ses dimensions « réalistes » – de l'accent porté sur la question de la légitimité², il parlera de *leadership*. Ou encore, pour désigner la domination légitime, d'autorité³ (*authority*). Malgré son opposition ferme à la lecture et à la traduction parsoniennes de Weber, c'est pour des raisons au fond assez semblables que S. Kalberg dans ce livre renonce à traduire *Herrschaft* par *domination* et utilise *rulership*.

Voilà donc le problème qui s'est posé au traducteur. Comment traduire *rulership*, sachant que ce terme est employé pour éviter *domination* (cf. l'introduction, note 16), mais sachant aussi qu'il n'a pas d'équivalent en français ?

2. Cf. son article sur le livre de Reinhard Bendix, *Max Weber. An Intellectual Portrait*, paru dans *American Sociological Review*, 25 : 5, 1960, p. 752 (cité dans la traduction américaine d'*É & S* par Guenther Roth et Claus Wittich, University of California Press, 1978, p. 61-62).

3. Traduction que préconise aujourd'hui Raymond Boudon pour *Herrschaft*.

La solution la plus simple a été d'utiliser un terme qui dès le départ aurait pu, ou aurait dû être utilisé pour traduire *Herrschaft*, le terme de « pouvoir », dès lors qu'il était rendu libre par la traduction de *Macht* par « puissance » (alors qu'en anglais, c'est *power* qui sert à traduire ce terme). Le grand avantage de ce mot en français tient à son indétermination relative. Il peut en effet être employé en un sens faible, comme dans les sociologies politiques du pouvoir, où il n'implique aucun désir d'insister sur la violence et la dimension de domination inhérentes aux relations de pouvoir. Mais il peut aussi comporter toutes les implications et les connotations de la « puissance ». Tel est le cas par exemple, lorsqu'on dénonce les ruses ou les menées « du pouvoir », ou encore « le pouvoir du grand capital ». Après avoir consulté un grand nombre de sociologues ou philosophes politiques et avoir recueilli les avis les plus variés, ce choix s'est imposé à nous comme le plus pertinent⁴. Dans l'espace sémantique du français actuel, « pouvoir » est le mot qui occupe le mieux l'espace intermédiaire entre la puissance et la violence d'un côté, l'autorité et la légitimité de l'autre, et qui les réunit. On pourra vérifier que, dans tous les cas où les traductions françaises parlent de domination, il est possible d'utiliser « pouvoir » non seulement sans rien perdre, mais en gagnant au contraire en justesse. Car l'essentiel est de maintenir ici une certaine ambiguïté et une indétermination relative, la *Herrschaft*, on l'a vu, pouvant basculer du côté de la *Macht* ou de celui de la « légitimité ». Vive le pouvoir, donc ?

On le voit : en définitive cette traduction a supposé d'effectuer de nombreux choix délicats. D'autres encore seront mentionnés en bas de page et signalés par un *NdE* (note de l'éditeur) et non par l'habituel *NdT* (note du traducteur). C'est qu'à un moment, il a bien fallu trancher. Le traducteur voulait ne rien changer aux choix terminologiques couramment effectués jusque-là (et s'est montré tout particulièrement hostile au remplacement de « domination » par « pouvoir »), et était partisan d'une traduction la plus littérale possible, seule fidèle selon lui. L'« éditeur », moi-même en l'occurrence, souhaitait au contraire que le texte soit dans le français le plus fluide et le plus explicite possible pour ne pas stopper la lecture, et qu'il lève toutes les équivoques pour ne pas contraindre le lecteur à devoir arbitrer en permanence entre deux ou trois significations possibles. Disposant en tant qu'éditeur, initiateur et responsable de cette traduction du « pouvoir », sinon de la domination, j'assume donc seul tous les risques de traduction pris et que je viens d'expliquer brièvement. Ce pouvoir aura-t-il été jusqu'à l'abus de pouvoir ?

4. Ce n'est qu'après avoir effectué ce choix que nous avons eu confirmation selon nous décisive de son bien-fondé lors d'une discussion privée avec Jean-Claude Passeron, un des deux ou trois meilleurs connaisseurs français de Max Weber, dans laquelle il nous a déclaré que pour sa part, il avait toujours traduit *Herrschaft* par pouvoir.

Nous nous étions mis d'accord avec le traducteur pour reproduire les traductions françaises reçues des œuvres de Weber lorsqu'elles étaient disponibles. Or, lors de la relecture du manuscrit final, il m'est apparu qu'il leur arrivait d'être d'une lourdeur décourageante et qui en obscurcissait le contenu, et que parfois elles n'entretenaient qu'un rapport assez lointain avec la traduction américaine utilisée par S. Kalberg (et parfois modifiée par lui). Que faire ? L'idéal aurait été d'opérer un travail systématique de comparaison des versions allemande, américaine et française. Travail au-delà de mes forces et de mon temps disponible. Dans les cas où la version française me semblait trop lourde et à peu près incompréhensible, je me suis donc autorisé à la modifier en tenant compte de la version américaine « estampillée » en quelque sorte par S. Kalberg. Qu'il soit donc entendu, là encore, comme il me le demande, que le traducteur ne porte aucune responsabilité dans ces « traductions modifiées ». Il va sans dire que, si dans cette opération, j'avais introduit faux-sens ou contresens (mais ils seraient alors aussi dans la version américaine...), je les signalerais dans une prochaine réédition en battant ma coulpe.

Pour l'instant, mon seul espoir est d'inciter le lecteur français à lire autre chose que *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* ou *Le Savant et le politique*, et à découvrir, comme je l'ai fait moi-même grâce à S. Kalberg, l'étonnante et fascinante richesse de la sociologie de Max Weber.

Je croyais ne pas trop mal la connaître et l'apprécier à sa juste valeur. Je l'ai découverte infiniment plus somptueuse que je ne l'imaginai.

Alain CAILLÉ

Remerciements

Ce livre, long à élaborer, n'aurait pas revêtu sa forme présente sans l'aide de nombre d'amis et collègues. Au fil des années, j'ai beaucoup bénéficié de leurs suggestions et je dois à tous une profonde gratitude. C'est un plaisir que de reconnaître aujourd'hui toutes ces dettes.

Je suis particulièrement redevable à Robert J. Antonio qui a apporté ses commentaires approfondis aux nombreuses versions de cette étude ainsi qu'à Lewis A. Coser, Anthony Giddens, Constrans Seyfarth, Neil Smelser, Hartmann Tyrell, et plus particulièrement à Ira J. Cohen ; tous ont lu la totalité de l'étude et ont fait des suggestions infiniment précieuses. Je suis également profondément reconnaissant aux amis qui ont commenté différents chapitres de ce livre et notamment à Caesar Mavratsas, Guy Oakes, Joachim Savelsberg, Ilana Friedrich Silber et Willfried Spohn. Joseph Chytry m'a prodigué un soutien généreux et constant. Sans les encouragements continus de ma femme, Claudia Wies Kalberg, cette étude n'aurait jamais pu être achevée. C'est à elle que va ma reconnaissance la plus profonde.

Liste des abréviations

Toutes les références aux textes de Weber indiquent, dans l'ordre, la référence et la pagination de la traduction française (en italique), puis de la traduction anglaise, suivies de celles de l'édition allemande.

- « Ci », 1996, « Considération intermédiaire : théorie des degrés et des orientations du refus religieux du monde », in *Sociologie des religions*, p. 410-460, textes réunis et traduits par J.-P. Grossein, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- [1946] 1958, « Intermediate Reflections » (traduit sous le titre « Religious Rejections of the World and their Directions »), p. 323-58, in *From Max Weber : Essays in Sociology*, édité et traduit par Hans H. Gerth et C. Wright Mills, New York, Oxford University Press.
- édition allemande, [1920] 1972, p. 207-36, in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. I, Tübingen, Mohr.

EEWR, The Economic Ethics of the World Religions, titre général donné aux études comprenant « Ci », « I », *ReC*, *ReI* et *JA*.

- EP*, [1965] 1996, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduction d'I. Kalinovski, Paris, Flammarion, coll. « Champs »; première édition : Paris, Plon, coll. Recherches en sciences humaines.
- [1930] 1958, *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, traduction de Talcott Parsons, New York, Scribner's.
- édition allemande, [1920] 1972, p. 1-206, in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. I, Tübingen, Mohr.

EP II, 1996, traduction partielle, « Réponse finale aux critiques », in *Sociologie des religions*, p. 133-63, textes réunis et traduits par J.-P. Grossein, Paris, Gallimard.

— « Antikritisches Schlusswort zum “Deist des Kapitalismus” », p. 283-345, in [1907-10] 1972, *Die Protestantische Ethik II : Kritiken und Antikritiken*, Hambourg, Siebenstern.

É & S, [1971] 1995, *Économie et société*, traduction de J. Freund, P. Kamnitzer, P. Bertrand, E. de Dampierre (p. 1 à 385 de l'édition Winckelmann), Paris, Pocket, coll. Agora, 2 vol. ; première édition : Paris, Plon, coll. Recherches en sciences humaines.

— 1968, *Economy and Society*, Guenther Roth et Claus Wittich (sous la dir. de), New York, Bedminster.

— édition allemande, [1921] 1976, *Wirtschaft und Gesellschaft*, édité par Johannes Winckelmann, Tübingen, Mohr.

Traductions partielles :

— *SR*, 1996, *Sociologie des religions*, textes réunis et traduits par J.-P. Grossein :

* « Gs », « Le groupement communautaire », p. 167-76 (édition Winckelmann, p. 275-9).

* « Sdé », « Les voies de salut-délivrance et leur influence sur la conduite de la vie », p. 177-240 (édition Winckelmann, p. 321-48).

* « Éh », « L'État et la hiérocraie », p. 241-328 (édition Winckelmann, p. 688-726).

— *SD*, 1986, *Sociologie du droit*, traduction de J. Grosclaude, Paris, PUF, coll. Recherches politiques (édition Winckelmann, p. 387-513).

— *LV*, [1982] 1992, *La Ville*, traduction de P. Fritsch, Paris, Aubier (édition Winckelmann, p. 727-814).

ÉSA, 1998, *Économie et société dans l'Antiquité*, traduction de C. Colliot-Thélène et F. Laroche, Paris, éditions La Découverte, coll. Textes à l'appui.

— 1976, *The Agrarian Sociology of Ancient Civilizations*, traduction de R. I. Frank, Londres, NLB.

— édition allemande, [1924] 1988, p. 1-288, in *Gesammelte Aufsätze zur Sozial und Wirtschaftsgeschichte*, Tübingen, Mohr/UTB.

GAzSW, [1924] 1988, *Gesammelte Aufsätze zur Sozial und Wirtschaftsgeschichte*, Tübingen, Mohr/UTB.

HÉ, 1993, *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, traduction de C. Bouchindhomme, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.

— 1927, *General Economic History*, traduction de Frank H. Knight, Glencoe, Free Press.

- édition allemande, 1923, *Wirtschaftsgeschichte*, S. Heilman et M. Palyi (sous la dir. de), Munich, Duncker & Humblot.
- « I », 1996, « Introduction à l'éthique des religions mondiales. », in *Sociologie des religions*, textes réunis et traduits par J.-P. Grossein, p. 331-78, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- [1946] 1958, introduction (traduit sous le titre de « The Social Psychology of the World Religions »), p. 267-301, in *From Max Weber. Essays in Sociology*, édité et traduit par Hans H. Gerth et C. Wright Mills, New York, Oxford University Press.
- édition allemande, [1920] 1972, p. 237-68, in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. I, Tübingen, Mohr.
- JA, [1970] 1998, *Le Judaïsme antique. Études de sociologie de la religion*, traduction de F. Raphaël, Paris, Pocket, coll. Agora; première édition, Paris, Plon.
- 1952, *Ancient Judaism*, traduit et édité par Hans H. Gerth et Don Martindale, New York, Free Press.
- édition allemande, [1920] 1972, *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. III, Tübingen, Mohr.
- « Log », [1965] 1992, « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la "culture" », p. 203-299, in *Essais sur la théorie de la science*, introduction et traduction de J. Freund, Pocket, coll. Agora; première édition : Paris, Plon.
- 1949, « Critical Studies in the Logic of the Cultural Sciences », p. 113-88, in *The Methodology of the Social Sciences*, traduit et édité par Edward A. Shils et Henry A. Finch, New York, Free Press.
- édition allemande, [1922] 1973, p. 215-90, in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, édité par J. Winckelmann, Tübingen, Mohr.
- « Na », [1965] 1992, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », in *Essais sur la théorie de la science*, introduction et traduction de J. Freund, Paris, Pocket, coll. Agora; première édition : Paris, Plon.
- 1949, « The Meaning of "Ethical Neutrality" in Sociology and Economics », p. 1-49, in *The Methodology of the Social Science*, édité et traduit par Edward A. Shils et Henry A. Finch, New York, Free Press.
- édition allemande, [1922] 1973, p. 489-540, in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, édité par J. Winckelmann, Tübingen, Mohr.

- « Obj », 1992, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociale », in *Essais sur la théorie de la science*, introduction et traduction de J. Freund, Paris, Pocket, coll. Agora ; première édition : Paris, Plon, 1965.
- 1949, « “Objectivity” in Social Science and Social Policy », p. 50-112, in *The Methodology of the Social Sciences*, édité et traduit par Edward A. Shils et Henry A. Finch, New York, Free Press.
- édition allemande, [1922] 1973, p. 146-214, in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, édité par J. Winckelmann, Tübingen, Mohr.
- « Pv », [1959] 2000, « Le métier et la vocation d'homme politique », in *Le savant et la politique*, traduction de J. Freund, Paris, 10/18 ; première édition : Paris, Plon, coll. Recherches en sciences humaines.
- [1946] 1958, « Politics as a Vocation », p. 77-128, in *From Max Weber : Essays in Sociology*, édité et traduit par Hans H. Gerth et C. Wright Mills, New York, Oxford University Press.
- édition allemande, [1958] 1971, p. 505-60, in *Gesammelte politische Schriften*, Tübingen, Mohr.
- ReC*, 2000, *Confucianisme et Taoïsme*, traduit par C. Colliot-Thélène et J.-P. Grossein, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- 1951, *The Religion of China*, édité et traduit par Hans H. Gerth, New York, Free Press.
- édition allemande, [1920] 1972, p. 276-536, in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. I, Tübingen, Mohr.
- ReI*, « Ra », 1996, traduction partielle, « Les caractéristiques générales de la religiosité asiatique », in *Sociologie des religions*, textes réunis et traduits par J.-P. Grossein, p. 461-86.
- 1958, *The Religion of India*, traduit et édité par Hans H. Gerth et Don Martindale, New York, Free Press.
- édition allemande, [1920] 1972, *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. II, Tübingen, Mohr.
- « Rp », [1965] 2000, « Remarque préliminaire au recueil d'études de sociologie de la religion », introduction à *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, p. 49-67, traduction d'I. Kalinovski, Paris, Flammarion, coll. Champs ; première édition : Paris, Plon, coll. Recherches en sciences humaines.
- [1930] 1958, « Author's Introduction », p. 13-31, in *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, traduit par Talcott Parsons, New York, Scribner's.

- édition allemande, [1920] 1972, p. 1-16, in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. I. Tübingen, Mohr.
- R & K, 1975, *Roscher and Knies*, New York, Free Press.
- édition allemande, [1922] 1973, p. 1-145, in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, édité par J. Winckelmann, Tübingen, Mohr.
- « Sc », [1965] 1992, « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive », in *Essais sur la théorie de la science*, p. 301-64, traduction de J. Freund, Paris, Pocket, coll. Agora; première édition : Paris, Plon.
- édition allemande, [1922] 1973, « Ober einige Kategorien der verstehenden Soziologie », p. 427-74, in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, édité par J. Winckelmann, Tübingen, Mohr.
- traduction partielle en anglais dans *É & S*, p. 1375-80.
- « Sectes », [1965] 1996, « Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme », in *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, p. 305-42, traduction d'I. Kalinovski, Paris, Flammarion, coll. Champs; première édition : Paris, Plon.
- 1946, 1958, « The Protestant Sects and the Spirit of Capitalism », p. 302-22, in *From Max Weber : Essays in Sociology*, édité et traduit par Hans H. Gerth et C. Wright Mills, New York, Oxford University Press.
- édition allemande, [1920] 1972, p. 207-36, in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. I, Tübingen, Mohr.
- « Sv », [1959] 2000, « Le métier et la vocation de savant », in *Le savant et la politique*, traduit par J. Freund, Paris, 10/18; première édition : Paris, Plon, coll. Recherches en sciences humaines.
- [1946] 1958, « Science as a Vocation », p. 129-56, in *From Max Weber : Essays in Sociology*, édité et traduit par Hans H. Gerth et C. Wright Mills, New York, Oxford University Press.
- édition allemande, [1922] 1973, p. 582-613, in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, édité par J. Winckelmann, Tübingen, Mohr.

D'autres références aux textes de Weber se trouvent à la section « Bibliographie ».

Introduction

Bien que la sociologie historique comparative de Max Weber soit d'une ampleur et d'une profondeur universelles, elle n'a joué qu'un rôle modeste dans le renouveau que ce champ de recherches a connu dans les dernières décennies. Depuis sa mort en 1920, le renom de Weber, qui apparaît comme le sociologue le plus fécond de notre temps, n'a cessé de croître. Au cours des dernières années, et à l'échelle mondiale, un regain d'intérêt pour ses écrits a fait naître un véritable flot de littérature sur tous les aspects de sa sociologie. Pourtant, même un Reinhard Bendix, auteur d'une série remarquée de travaux empiriques qui tirent parti de dimensions importantes de l'œuvre de Weber [voir 1974, 1977, 1978], a été éclipsé par des sociologues historico-comparatistes plus redevables au marxisme – comme Barrington Moore et Theda Skocpol – ou à l'histoire sociale braudélienne, comme Charles Tilly. Fondateur d'une école très influente, Immanuel Wallerstein a, quant à lui, subi l'influence de l'une et l'autre de ces traditions.

Dans une certaine mesure, l'influence relativement faible de Weber sur la sociologie historique comparative d'aujourd'hui peut facilement s'expliquer. Les nombreux éloges adressés à ses œuvres ont sans cesse été accompagnés de réserves et de critiques. Proclamés d'une ampleur sans égale et d'une grandeur telle qu'ils éclipsent ceux de beaucoup d'autres fondateurs de la sociologie, ses textes historiques et comparatifs apparaissent souvent comme dispersés au hasard à travers tout le champ de la discipline. Ils couvrent l'ensemble d'un spectre qui va de l'étude d'un cas particulier avec un intérêt marqué pour la question des valeurs, comme dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme (EP)*, à des comparaisons portant sur l'histoire universelle à travers l'analyse des variables économiques, juridiques

et politiques dans *Économie et société* (*É & S*), dans *Histoire économique* (*HÉ*) et dans *L'Éthique économique des religions universelles* (*EEWR*¹). Ces études ont fréquemment été jugées incomplètes et inachevées², voire imprécises et contradictoires [Alexander, 1983]. Ce manque de clarté a constitué un formidable obstacle à leur pleine utilisation et a contribué au caractère anormalement chaotique de la réception de l'œuvre de Weber. Aujourd'hui, de nombreux sociologues appréhendent sa sociologie historique comparative à travers les thématiques très générales de « l'irrésistible montée de la bureaucratie », de la « rationalisation universelle » et de l'alternance de la « force révolutionnaire » du charisme avec la routine de la vie quotidienne ; d'autres écartent ses textes majeurs au motif qu'ils seraient incapables d'offrir davantage qu'un vaste inventaire d'idéal-types [voir par exemple, Ragin et Zaret, 1983 ; Skocpol et Somers, 1980]. Certains commentateurs le situent à l'extrémité « idéaliste » du spectre tandis que d'autres l'y placent résolument au pôle « matérialiste », et même « instrumentaliste ». L'inachèvement de ses travaux empiriques et le caractère labyrinthique de leur présentation³, et le fait que chacune de ses recherches répondait à des objectifs circonstanciels et particuliers [voir Tenbruck, 1975, 1977, 1980, 1986, 1989 ; Roth, 1979 ; Schluchter, 1979, p. 59-64 ; 1989, p. 411-72 ; Winckelmann, 1980, 1986], tout cela a également obscurci les contours de son œuvre.

Malgré tous ces obstacles, un examen détaillé des œuvres historico-comparatives de Weber est à présent nécessaire. En effet, elles offrent bien plus qu'une série d'idéal-types ou d'études de cas circonscrites, fondées sur l'examen de problèmes se rapportant à des thèmes spécifiques⁴ tels que le

1. Les termes de « textes majeurs », « travaux empiriques » et « œuvres historico-comparatives » feront référence à ces œuvres.

2. Pour Talcott Parsons, « l'œuvre [de Weber] [...] n'était pas un système abouti » [1937, p. 502] et sa « théorie sociale restait à sa mort bien davantage un début qu'une fin » [1963, p. xxiv]. Selon Guenther Roth, « Weber n'a pas rendu compte de manière systématique de sa stratégie de recherche comparative. [...] Ses œuvres sont des documents de recherche plutôt longuets centrés sur des problèmes particuliers » [1968, p. xxxiii, ci]. Notant que le *Judaïsme antique* (*JA*) de Weber « ne présente pas un exposé analytique systématique et ordonné », S. N. Eisenstadt fait observer que c'est le cas de « presque toutes ses œuvres » [1981, p. 6].

3. De même qu'un style embarrassé et un mode de présentation pesant. Les traductions ayant été fragmentaires et d'inégale qualité, le lecteur qui n'a pas accès aux textes allemands doit faire face à un obstacle supplémentaire considérable.

4. L'œuvre de Weber est encore fréquemment traitée comme un simple lexique de concepts utiles, dont peu sont considérés comme se rapportant les uns aux autres. Cette manière de voir fait apparaître Weber comme un homme doté d'une formidable capacité à classifier, à conceptualiser et à systématiser – et qui s'y complaît. Une telle conception légitime implicitement la procédure courante qui consiste à disséquer ses chapitres en laissant de côté la question de ses objectifs, de ses centres d'intérêt, de ses indications essentielles, de ses procédures, de ses stratégies de recherche et de ses orientations thématiques primordiales.

leadership charismatique, le pouvoir, l'honneur statutaire ou la bureaucratie moderne, ou encore les relations entre la religion et l'essor du capitalisme. Même la focalisation sur le thème central de ses œuvres majeures – l'essor du rationalisme occidental [voir Tenbruck, 1980 ; Schluchter, 1981 ; Lash et Whimster, 1987] – ne suffit pas à faire apparaître les orientations fondamentales qui donnent à ces textes leur assise : des procédures sociologiques rigoureuses et des stratégies de recherche sophistiquées.

Systématiser et même, dans une certaine mesure, reconstruire ces procédures et ces stratégies, telle est la tâche que nous nous assignons. Une lecture synthétique recoupant sans cesse *EP*, *EEWR*, *É & S*, *HÉ* et *Économie et société dans l'Antiquité (ÉSA)* sera nécessaire. Ces procédures et ces stratégies n'ayant jamais été examinées en détail⁵, cette enquête permettra de projeter une lumière nouvelle sur l'œuvre de Weber.

Cette étude a, cependant, un autre objectif. Elle tente aussi d'examiner les travaux empiriques de Weber en vue de montrer leur utilité pour les sociologues historico-comparatistes d'aujourd'hui. Malgré leur intérêt évident et leur capacité à produire des recherches innovantes, les approches contemporaines n'ont pas été en mesure de surmonter toute une série de problèmes et de dilemmes fondamentaux. Rendre accessible toute la puissance analytique des écrits essentiels de Weber, à partir d'une analyse détaillée de ses procédures et stratégies de recherche, permet de montrer qu'ils apportent une contribution indispensable et spécifique à la sociologie historique comparative actuelle, et qu'ils permettent de faire face à ces dilemmes et problèmes. Tel est le projet de ce livre. Non seulement ses œuvres ménagent des perspectives négligées par les approches contemporaines, mais elles ouvrent aussi à un point de vue critique incisif. Voilà qui promet un renforcement de cette discipline de la sociologie.

Comment les procédures et les stratégies de recherche suggérées par les travaux empiriques de Weber peuvent-elles être utilisées actuellement avec profit⁶? Avant de s'attacher à répondre à cette question, il faut examiner brièvement les principaux traits des approches marquantes actuelles en sociologie historique comparative, et faire apparaître les dilemmes et les problèmes auxquels chacune d'elles est confrontée.

5. Pour un commentaire sur la littérature secondaire relative à Weber, voir p. 47-52 de ce chapitre. Tout au long de ce livre, cette littérature sera prise en compte, et généralement traitée en note.

6. Cette polarisation sur la pertinence actuelle des travaux empiriques de Weber et leur contribution à la sociologie historique comparative n'implique pas que nous en négligions les faiblesses. Celles-ci – et aussi le fait que sa définition des tâches assignées à la sociologie s'écarte nettement de la définition positiviste qui prévaut aujourd'hui – seront pointées en temps utile.

LA SOCIOLOGIE HISTORIQUE COMPARATIVE AUJOURD'HUI

Les théories structurales et fonctionnelles du développement politique ont constitué le paradigme macrosocial dominant de la sociologie américaine des années cinquante et soixante [voir par exemple, Hoselitz, 1960; Hoselitz et Moore, 1963; Parsons, 1966, 1971; Levy, 1966; Almond et Coleman, 1960; Almond et Powell, 1966]. Les fondements parsoniens de ces théories ont orienté les « études de la modernisation » vers une étude de l'évolution empirique des diverses nations appréhendées à partir d'une série de « variables » dichotomiques (*pattern variables*) (particularisme/universalisme, imputation/réalisation, diffusion/spécificité et affectivité/neutralité affective). Toutes ces études, fortement teintées d'évolutionnisme, se préoccupaient d'« intégration », de « tension » et de « différenciation ». L'héritage parsonien est particulièrement apparent dans deux des études les plus célèbres de cette période. *The Political Systems of Empires* [1963] d'Eisenstadt insiste sur la capacité d'un modèle structuro-fonctionnaliste à expliquer l'origine, l'essor et la chute d'un certain nombre d'empires historiques centralisés et dotés d'une organisation bureaucratique; *Social Change in the Industrial Revolution* [1959] de Smelser forge une théorie de la protestation de la classe ouvrière à partir de la théorie de l'action de Parsons et cherche sa confirmation dans des données empiriques qui font apparaître une transformation structurelle de la famille et de l'organisation de l'industrie cotonnière britanniques.

Toutes les études de la modernisation se caractérisent d'une part, par leur haut niveau d'abstraction, et de l'autre, par un même désir de tester des hypothèses dérivées d'une théorie préexistante. Toutes ont été l'objet de critiques soutenues à la fin des années soixante. Leurs modèles généraux de la différenciation sociale, de la croissance économique et de la modernisation furent catégoriquement condamnés comme anhistoriques et par trop statiques [voir par exemple, Bendix, 1968, 1977b; Collins, 1968]. À partir du milieu des années soixante-dix, de nombreux critiques ont commencé à produire tout un ensemble de travaux mieux informés de l'histoire, qui se sont explicitement opposés au modèle des stades propre au structuro-fonctionnalisme. À ce jour, la reviviscence du « tout-historique » reste importante en sociologie historique comparative [Tilly, 1984, p. 79], comme le sont la remise en cause du « dogme de l'universalité » [Skocpol, 1984, p. 376] ou la critique de « la différenciation conçue comme processus évolutif général » [voir Tilly, 1984, p. 43-50].

Cependant, même si cet intérêt renouvelé pour les travaux d'histoire comparée a continué à se diffuser au cours des années soixante-dix/quatre-vingt, ces griefs généraux n'ont pas réussi à se fondre en un courant unique.

Même si les sociologues historico-comparatistes d'aujourd'hui évitent de traiter du changement social en faisant seulement référence à une série de stades et ont pour objectif de « donner à l'histoire tout son dû », aucun consensus nouveau n'a réussi à cristalliser. Trois grandes approches⁷ se disputent le champ.

La théorie des systèmes-monde

La théorie des systèmes-monde occupe le devant de la scène depuis le début des années soixante-dix [voir par exemple, Wallerstein, 1974, 1979, 1980, 1984, 1989; Bergesen, 1983; Hopkins, 1982; Goldfrank, 1979; Hopkins et Wallerstein, 1980; Rubinson, 1981]. Ayant conclu – logiquement plutôt qu'empiriquement – à l'existence d'une « économie-monde » [voir Wallerstein, 1974, p. 8, 346-57], Wallerstein analyse les développements historiques particuliers en référence aux variables structurelles de son modèle des systèmes-monde – l'urbanisation, l'accumulation du capital, la stabilité politique, par exemple. Les destinées divergentes de régions géographiques entières sont alors expliquées par leur localisation et leurs relations fonctionnelles à un marché international unique. Une fois établie la localisation d'un pays particulier – « au cœur », « à la périphérie » ou « à la semi-périphérie » du système-monde –, on détient la clé de ses caractéristiques majeures. En d'autres termes, puisque l'histoire, la culture et l'organisation sociale particulières d'un pays ne font qu'« illustrer les caractéristiques générales du système mondial » [Ragin et Chirot, 1984, p. 304-5], les rapports et les relations de chacun des pays au système-monde constituent l'objet essentiel de l'enquête. Le fonctionnement et les lois du système-monde forment le modèle théorique à partir duquel les cas particuliers doivent être étudiés et leurs caractéristiques expliquées.

L'approche de l'histoire à la lumière d'un schéma conceptuel particulier constitue le souci premier de tous ceux qui utilisent l'approche des systèmes-monde. L'objectif est de démontrer la validité du modèle. Mais nombre de spécialistes contemporains contestent vigoureusement cette utilisation des matériaux empiriques, au nom d'un objectif rigoureusement opposé : fournir une analyse causale de cas particuliers qui soit fondée historiquement. Pour eux, la confirmation de la théorie, quelque contextualisée que puisse être la recherche empirique, ne saurait constituer une explication causale ; mieux vaut rendre compte en détail de cas, de développements et de problèmes historiques particuliers. Ils mettent l'accent sur la singularité, sur les circonstances historiques et sur des processus bien définis.

7. J'utiliserai les termes d'« approches », de « perspectives » et d'« écoles » comme synonymes [voir Skocpol et Somers, 1980; Bonnel, 1980; Skocpol, 1984a, 1984b; Tilly, 1984].

Ainsi, ces critiques mènent à bien des comparaisons rigoureuses et travaillent à restituer la complexité d'un petit nombre de cas bien distincts en vue d'en saisir la particularité. Pour eux, chaque fois que des sociologues rassemblent des données en se référant à une théorie préétablie, le plus important est négligé : les forces culturelles, politiques et économiques spécifiques dans lesquelles les phénomènes sociaux s'inscrivent et dont ils tirent leur signification. Cependant, et en dépit de leur souci commun de ne s'intéresser qu'à des problèmes déterminés et de leur même opposition à toute recherche théoricienne de la causalité, ces critiques se répartissent en deux camps distincts : l'école *interprétative-historique* et l'école *causale-analytique*⁸.

L'approche interprétative-historique

Le cas particulier en soi – sa dimension de totalité, sa complexité, son développement historique et son contexte social – est au centre de l'approche interprétative-historique. On construit des concepts restreints, étroitement liés à des événements empiriques. Après avoir examiné attentivement chaque cas dans sa singularité irréductible – que ce soit en référence à un concept, à une question ou à un thème –, l'interprétation historique cherche à comparer les cas et à les mettre en contraste plutôt qu'à construire des relations causales transversales. Cette méthode de « mise en contraste des concepts » [Bendix et Berger, 1970; Bendix, 1976] permet d'isoler avec précision les aspects singuliers de *chaque* cas et ses multiples lignes de causalité. Au cours de ce processus, son enchaînement dans des forces contextuelles particulières est éclairé. C'est donc la particularité qui est soulignée.

Ainsi, plutôt que de vérifier des hypothèses ou de forger des énoncés théoriques ou des modèles de causalité, l'école interprétative-historique se centre sur la construction de concepts spécifiques et la reconstruction de cas délimités. Les relations causales, affirme-t-elle, ne doivent s'appliquer qu'au développement du cas lui-même; elles sont formulées à partir de l'ensemble des détails historiques et de la chronologie des événements plutôt qu'en référence à une méthodologie causale stricte cherchant à vérifier des hypothèses alternatives. Les défenseurs de l'approche interprétative-historique refusent de construire des énoncés et des propositions causales générales sur la base des cas étudiés.

Dans *Kings or Peoples*, Bendix [1978] choisit pour concept central l'autorité et, à travers l'examen détaillé de ses manifestations en Angleterre, en France, au Japon et en Russie, il en propose des définitions claires. Utilisant le concept comme repère opératoire permettant d'évaluer la portée d'événements historiques séparés, il retrace alors le destin spécifique de l'autorité

8. Ces expressions sont de Skocpol [1984a].

dans différents pays, dont certains sont passés du gouvernement monarchique au gouvernement par le peuple. Pour chaque nation, des questions qui servent de fil conducteur sont posées, mais aucune hypothèse n'est faite *a priori* quant aux réponses possibles. En procédant ainsi, Bendix cherche à définir les caractéristiques distinctives des divers pays qui ont réussi à mettre en place un régime parlementaire, tout en tenant également compte de la possibilité de cheminements divergents – et en s'attendant manifestement à en trouver [voir également Bendix, 1974, 1977a, 1984].

Comme le note Charles Tilly, les comparaisons pratiquées par Bendix ont pour objectif d'« individualiser » le cas envisagé, de le rendre plus « visible » et de respecter sa singularité historique [Tilly, 1984, p. 82; voir aussi Bendix, 1977a, p. 16-17; 1974, 1984]. En effet, refusant d'aborder son sujet depuis la position avantageuse qu'offrent les postulats généraux, il affirme qu'aucun ensemble de conditions présentes sous le « règne des rois » ne rend clairement inévitable le passage au « règne du peuple » [voir Bendix, 1976, p. 247]. Au contraire, tous ses efforts visent à souligner qu'un examen attentif de l'autorité montre qu'elle se caractérise par une grande variété de modèles, qu'elle s'exerce au nom du peuple ou au nom des rois [1978, p. 5]. Cependant, une fois élucidés dans le détail les contextes, les caractéristiques majeures et les limites de chaque cas, des inférences causales peuvent être tirées *pour ces cas-là*.

Tilly est également un défenseur éminent de l'approche interprétative-historique et s'oppose à toutes les stratégies généralisantes. Il plaide, en effet, pour un niveau d'analyse encore plus « concret » et plus enraciné dans l'histoire que Bendix [voir Tilly, 1984, p. 82-96]. Ses travaux ne s'attachent pas aux élites, aux formes de pouvoir et aux croyances, comme c'est le cas chez Bendix, mais mettent l'accent par exemple, sur la fiscalité, les grèves et la violence collective, le service militaire, la conduite de la guerre, l'accumulation du capital et, en ce qui concerne les croyances, sur la mobilisation des « personnes ordinaires ». Tilly est continuellement à la recherche de covariations, mais pour lui, comme pour Bendix, elles ne peuvent résulter que des matériaux empiriques. Dans ses recherches, les comparaisons transversales entre nations servent à mieux définir les concepts et à isoler des relations causales spécifiques [voir aussi, par exemple, Tilly, Tilly et Tilly, 1975]. La tâche première est « de comprendre correctement l'histoire » pour ce qui est du petit nombre de cas étudiés [voir 1984, p. 76-7, 79, 143]. Son *Rebellious Century* [1975] par exemple, étudie les fluctuations de la violence populaire collective au fil du développement de l'État et du capitalisme dans trois pays : l'Italie, la France et l'Allemagne. Tilly insiste tout particulièrement sur la nécessité de se focaliser sur un petit nombre de cas et d'effectuer des comparaisons historiquement fondées portant sur des facteurs tout à fait tangibles.

Les travaux de Bonnel et Mann utilisent également l'approche interprétative-historique. Pour tenter d'évaluer le degré d'organisation des ouvriers urbains de la Russie pré-révolutionnaire, Bonnel [1983] étudie les sources primaires et effectue des comparaisons bien circonscrites avec la situation des ouvriers de l'Europe occidentale. Michael Mann [1986], dans une vaste fresque qui débute avec l'époque néolithique, traite de la nature du pouvoir et de ses sources. Parmi les sociologues comparatistes contemporains, Bendix, Tilly, Bonnel et Mann sont sans doute ceux qui témoignent du plus grand respect pour l'histoire⁹.

L'approche causale-analytique

Bien que les écoles interprétative-historique et causale-analytique s'opposent toutes deux à l'approche des systèmes-monde, les tenants de l'école causale-analytique se montrent moins prudents que leurs collègues de l'école interprétative-historique pour ce qui est des imputations causales. Alors que Bendix, Tilly et d'autres pratiquants de l'approche interprétative¹⁰ souhaitent avant tout marquer le caractère singulier de chaque cas à travers des comparaisons et des mises en contraste – et y parviennent en utilisant pour seul cadre théorique un thème directeur, un concept ou une question –, les tenants de l'approche causale ont pour objectif de construire des théories explicatives. Ils ne se déplacent pas pour autant jusqu'à l'autre extrémité du spectre et ne vont pas jusqu'à formuler des lois causales invariantes : l'examen détaillé des cas empiriques reste au fondement de leurs théories. De plus, et là encore à la différence de l'approche interprétative, la construction de leur argumentation causale est guidée par une méthodologie systématique qui vise à définir la source des variations et à produire des inférences valides malgré le petit nombre de cas étudiés. À l'aide des méthodes de « différence » ou « d'accord » de Mill [Mill, 1843] – ou d'une combinaison des deux –, on tente de déterminer les causes probables par des comparaisons contrôlées et de formuler des conclusions de nature théorique. Les représentants les plus marquants de cette école sont Barrington Moore [1966] et Theda Skocpol [1979; Skocpol et Weir, 1984].

Moore tente d'identifier les déterminants à long terme de trois solutions politiques différentes : la démocratie, le fascisme ou le communisme. Il se

9. Voir aussi par exemple, Starr [1982], Schwartz [1976], Aminzade [1981] et Traugott [1985]. Thompson [1966] et Geertz [1971] sont également d'éminents défenseurs de l'approche interprétative-historique.

10. Pour alléger, nous éviterons de répéter systématiquement l'appellation complète que S. Kalberg attribue aux trois écoles comparatistes contemporaines et nous parlerons désormais pour l'essentiel d'école (ou d'approche) du système-monde ou d'école *systémique*, d'école interprétative-historique ou d'école *interprétative* et d'école causale-analytique ou d'école *causale* (NdÉ).

centre sur la question de savoir si les classes rurales – les paysans comme les seigneurs – ont réagi aux transformations de l'organisation de l'agriculture de telle sorte que la participation des masses au processus de décision politique en a été facilitée. Des comparaisons systématiques sont menées, chacune visant à mettre en évidence les spécificités et les différences dans l'histoire de huit États-nations. Les comparaisons contextuelles et le récit historique sont constamment mis au service d'un objectif plus vaste : cerner les causes des trois aboutissements étudiés. Moore élabore différents modèles relatifs à l'importance de la commercialisation de l'agriculture, à la puissance de la bourgeoisie et aux relations des paysans avec les propriétaires fonciers, et de ces derniers avec la bourgeoisie, et ces modèles sont mis en relation avec chacune des trois issues politiques. De l'étude de chacune de ces voies, il tire une thèse causale et affirme, en référence à deux ou trois cas particuliers, son pouvoir explicatif supérieur. D'autres hypothèses plausibles sont continuellement évoquées au cours de l'assemblage du matériau historique, mais elles se voient rejetées en raison des différences entre les cas étudiés. Des théories explicatives de la diversité des voies d'évolution sont alors construites. La comparaison entre les trois voies permet de rendre compte des divergences et fournit les preuves de la validité de l'argumentation causale. Pour Moore, de telles procédures « peuvent conduire à de nouvelles généralisations historiques » [1966, p. XIII] et donnent l'« espoir de dégager des causes générales » [1966, p. XIV].

À partir de la comparaison approfondie et de la mise en contraste de révolutions sociales réussies (France, Chine et Russie de 1917) et de révolutions manquées, Skocpol [1979] cherche à isoler les caractéristiques communes aux cas de réussite. Ce faisant, elle a pour objectif de proposer une théorie causale.

Dans le cadre de sa recherche des conditions de succès des révolutions sociales, elle étudie d'une part, les crises dans les relations de l'État aux classes rurales supérieures et/ou à l'économie rurale (en mettant en contraste la restauration Meiji et les mouvements de réforme en Prusse), et d'autre part, les conditions dans lesquelles apparaissent certains types de structure agraire et de soulèvement paysan (en contrastant la Révolution anglaise et la révolution allemande de 1848). En comparant des sociétés qui ont subi des crises révolutionnaires, elle met à jour les similarités causales (méthode de l'accord de Mill) par-delà leurs évidentes différences. Le caractère singulier des réussites est ainsi mieux isolé en opposant d'abord spécifiquement la Chine, la France et la Russie de 1917, puis par une nouvelle série d'oppositions avec les pays qui, malgré des similarités structurelles importantes, n'ont pas connu de révolution sociale réussie (méthode de la différence de Mill). La mise en contraste avec les cas d'échec l'aide aussi à vérifier une hypothèse globale : celle que l'État – en tant qu'alliage d'une politique nationale

et d'un pouvoir de coercition – doit être considéré comme un acteur à part entière de ces révolutions. En effet, Skocpol a pour objectif¹¹ de définir des causes nécessaires et même suffisantes, et d'établir par là des « explications valides et complètes des révolutions [sociales] » [1979, p. 5].

Ainsi, Moore et Skocpol, comme d'autres partisans de l'approche causale¹², utilisent des procédures de recherche et de vérification pour tester des hypothèses et engendrer de nouvelles généralisations explicatives. Cet objectif et cette méthodologie causale les distinguent de l'école interprétative qui fait apparaître la causalité par la chronique détaillée des événements et limite les explorations causales à des énoncés relatifs au seul cas étudié. Alléguant l'impossibilité de parvenir à des comparaisons contrôlées, les partisans de l'école interprétative renoncent à la formulation de généralisations causales, même limitées, comme à toute méthodologie d'évaluation systématique de la causalité. Leurs enquêtes ont pour cadre unique des questions, des thèmes et des concepts bien déterminés.

Ces trois écoles représentent actuellement les approches dominantes en sociologie historique comparative¹³. Cependant, et malgré leurs contributions largement reconnues, elles laissent non résolus nombre de dilemmes et de problèmes. Or à bien des égards, les procédures et les stratégies de recherche élaborées qui sont à la base des textes majeurs de Weber contribuent à leur résolution. Si l'on démontre la capacité de la sociologie weberienne à le faire – à traiter ces dilemmes et ces problèmes –, alors son utilité pour les sociologues historico-comparatistes d'aujourd'hui apparaîtra clairement. Mais quels sont ces dilemmes et ces problèmes ?

DILEMMES ET PROBLÈMES : LES APPORTS DE WEBER

Les modes d'articulation entre l'action et la structure

Ces trois approches n'explicitent jamais les mécanismes qui relient l'action et la structure. Leurs recherches ne procèdent pas d'une mise en relation

11. Pour des critiques mesurées, voir par exemple Tilly [1984, p. 109-115], Sewell [1985], Nichols [1986] et Burawoy [1989].

12. Walton [1984] étudie les causes des révoltes nationales dans les pays en développement; Calhoun [1982] étudie les mouvements « populistes » dans l'Angleterre de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle et leur attitude à l'égard de la société industrielle émergente; et Hamilton [1977] propose une analyse comparative de la résistance des Chinois à l'entrée des marchandises étrangères au cours du XIX^e siècle. Voir aussi Goldstone [1983, 1987, 1991], Downing [1988] et Brenner [1976].

13. D'autres caractéristiques majeures de ces écoles seront exposées dans chacun des chapitres suivants.

des niveaux micro et macro. Dans leurs analyses, la dimension de la signification de l'action sociale et son intensité variable ne jouent aucun rôle.

Pour Weber au contraire, l'analyse précise des articulations entre l'action des personnes et la structure sociale constitue la tâche centrale d'une sociologie historiquement bien informée. Il propose pour ce faire des procédures, des concepts et des stratégies explicites dont l'exposé fera la matière du premier chapitre. Nous y étudierons les éléments constitutifs de la sociologie de Weber – son « individualisme méthodologique », ses « quatre types d'action sociale », sa notion de *Verstehen* (compréhension) et son insistance sur le pluralisme des motifs. Puis nous traiterons des trois « modes de configuration de l'action » qui, pour lui, relie l'action à la structure : « les régularités ordonnées » (*orders*), les « régularités (ordonnées) légitimes¹⁴ » (*legitimate orders*) et les « *loci* sociologiques » de l'action (*sociological loci*). On procédera à des comparaisons entre ces aspects de la sociologie historique comparative de Weber et les écoles récentes tout au long de ce chapitre.

La multicausalité

Parmi les sociologues comparatistes, seuls les partisans de l'approche historique-interprétative préconisent une approche multicausale. Ces sociologues, et en particulier Charles Tilly, établissent la causalité à partir de descriptions richement détaillées. Mais, si Weber soutient lui aussi vigoureusement un mode opératoire radicalement multicausal, son axiome de « pertinence par rapport aux valeurs », sa certitude que la réalité sociale est inépuisable et l'emploi qu'il fait des idéal-types le conduisent à s'opposer par principe à un tel mode d'établissement de la causalité.

Quant à elles, ni l'approche des systèmes-monde, ni l'approche causale-analytique ne souscrivent à une méthodologie largement multicausale. Les théoriciens des systèmes-monde soulignent la priorité d'un facteur unique : l'économie internationale. Différentes contraintes s'imposent au développement d'une nation, selon qu'elle est située au cœur, à la périphérie ou en position semi-périphérique, et elles sont considérées comme décisives pour le développement industriel. Même s'ils testent des hypothèses alternatives, et bien que leur méthodologie inspirée de Mill ne les oblige en rien à minimiser la multiplicité des causes, les partisans de l'école causale ne parviennent jamais, en pratique, à respecter des procédures effectivement multicausales. Ils mettent l'accent sur des forces structurelles – principalement sur les relations entre l'État et les classes. Le structuralisme de Moore insiste sur les classes, les transformations de la structure de classe et les intérêts des classes dominantes, et

14. Les choix de traduction de ces deux concepts sont expliqués dans la préface de ce livre (cf. « Note technique sur la traduction ») (NdÉ).

n'accorde guère d'attention à la famille, aux croyances religieuses ou, d'une manière générale, à la culture. Parce qu'elle se centre sur les politiques nationales et qu'elle propose une analyse structurale de l'action autonome des États, Skocpol sous-estime de même ces facteurs¹⁵. Qu'une institution particulière, l'État ou l'économie, puisse se voir reconnaître une priorité causale est une hypothèse caractéristique de l'école causale-analytique.

La sociologie de Weber, au contraire, insiste sur une multicausalité radicale et de principe. Les forces culturelles, en particulier, s'y voient accorder tout leur poids. Par exemple, l'étude de toutes les formes durables de pouvoir et d'organisation économique doit comporter, affirme-t-il, une référence aux croyances et aux valeurs qui légitiment ces « structures ». En effet, dans les analyses majeures de Weber, le statut de cause est accordé à tout un ensemble de forces – au droit, à la religion, au pouvoir (*Herrschaft*¹⁶) comme aux groupes de statut, aux événements historiques ou aux innovations techniques, à la géographie, à la puissance (*power*), au conflit comme à la concurrence. Toute imputation d'une priorité causale générale à un facteur particulier est catégoriquement rejetée. De plus, et à la différence des approches actuelles, Weber soutient que les orientations structurelles de l'action peuvent varier en intensité, et il présente « la thèse de l'éthique protestante » comme un exemple de la manière dont cette variation peut précisément avoir des conséquences sociologiques importantes. Il insiste également sur le rôle central des « porteurs sociaux » (*social carriers; Träger*). Cette prise en considération de la multicausalité et son apport possible aux approches contemporaines sont traités au chapitre 2.

Le niveau de l'analyse : théorie générale versus problèmes délimités

En s'attaquant de front au caractère excessivement abstrait et anhistorique des premières écoles structuro-fonctionnalistes de la modernisation et du développement politique, les partisans des approches causale et interprétative ont fait un grand pas vers une analyse historique bien documentée. Leurs travaux concernent des problèmes spécifiques et étudient de manière détaillée un nombre restreint de cas. Ils se caractérisent par une grande sensibilité au temps, au lieu et au contexte, et par leur manière d'appréhender chaque cas comme singulier et d'en prendre une connaissance concrète. Rien

15. Skocpol a reconnu à l'occasion l'importance de la culture, mais seulement dans des cas particuliers (voir, par exemple, son étude sur la Révolution iranienne, 1982).

16. S. Kalberg traduit *Herrschaft* par *rulership* et précise en note que « cette traduction de *Herrschaft*, suggérée par Benjamin Nelson, sera préférée dans l'ensemble du texte à *authority* ou *domination* ». Pour des raisons que nous expliquons dans la « Note technique sur la traduction », nous avons choisi de traduire *Herrschaft* par pouvoir. Quant à *power*, il sera traduit selon le contexte par « puissance » (quand il se réfère à la *Macht* de Weber) ou par pouvoir (NdÉ).

n'y pousse à prendre les exemples étudiés pour des cas dérivés ou les illustrations d'une ligne générale d'évolution. L'accent peut par conséquent être mis sur l'évolution historique complexe propre à chaque cas, comme sur son enchâssement dans une époque et dans un cadre particuliers. Pour sa part, l'école des systèmes-monde construit une théorie *a priori* (*preformulated*). Les nombreuses études de cas historiquement détaillées qu'elle présente visent à justifier ses thèses centrales sur les caractéristiques de l'économie mondiale et les contraintes qu'elle exerce sur les nations.

Focalisation sur des problèmes bien déterminés, comme dans les approches causale-analytique et interprétative-historique, ou polarisation sur une théorie, comme dans l'école des systèmes-monde ? La sociologie wébérienne rejette par principe cette alternative. Bien qu'elle partage le goût de ces approches pour les études historiquement fondées et leur préférence pour l'exploration de problèmes bien délimités, elle met en œuvre un niveau d'analyse tout à fait distinct du leur. Tout au long de ses textes de sociologie historique comparative, Weber s'en démarque grâce à son outil heuristique majeur : l'idéal-type. Le chapitre 3 examine la formation de l'idéal-type, ses caractéristiques essentielles et sa fonction principale : la définition claire des cas empiriques. À cette fin, Weber propose des procédures et des stratégies spécifiques. Son traité analytique, *É & S*, construit en effet toute une gamme d'idéal-types qui aident à la définition précise, à la conceptualisation claire et à l'analyse causale de cas sociologiquement significatifs. Ce que ne font jamais les écoles contemporaines.

La construction de modèles

Toutes les écoles contemporaines minimisent le rôle central tenu dans la recherche historique comparative par les modèles générateurs d'hypothèses (*hypothesis-forming models*). Aucune n'explique les procédures de l'identification analytique des cas et des évolutions ni ne fournit un cadrage théorique rigoureux des problèmes et des questions empiriques. Weber, à l'inverse, affirme, dans *É & S*, que la construction de modèles est indispensable et cruciale pour le comparativisme historique.

Les modèles présentés dans *É & S* interdisent à la recherche comparative-historique de prétendre établir la causalité au seul moyen de ces études historiques détaillées que privilégient les écoles interprétative et causale. En tant qu'idéal-types, ils s'opposent à la théorie préformulée de l'approche des systèmes-monde. Il n'y a pas, dans ces écoles, d'« outils » comparables aux modèles élaborés dans *É & S* et capables comme eux de faciliter la définition, le cadrage conceptuel et l'étude empirique des cas, des relations et des évolutions examinés. De plus, en offrant « des généralisations analytiques limitées » et en formulant des hypothèses causales circonscrites, vérifiables

empiriquement, les modèles de Weber définissent une sociologie historique comparative éloignée tout autant des approches centrées sur des problèmes que de celles qui se focalisent sur la théorie. Chaque modèle est conçu pour engager, voire même pour contraindre les chercheurs comparatistes à un va-et-vient permanent entre le cas empirique, la relation ou le développement étudiés, et le cadre conceptuel adopté. Ainsi une dimension théorique est-elle introduite qui empêche l'immersion pure et simple dans l'empirie.

Le chapitre 4 examine l'étonnante capacité d'*É & S* à engendrer des modèles. Les modèles « dynamiques », « contextuels », d'« affinité élective », d'« antagonisme » et de « développement » y sont systématisés et, dans certains cas, reconstruits. La « routinisation du charisme » et la « rationalisation formelle » sont sans doute les plus connus de ces modèles.

Le mode d'analyse causale

De toutes les approches contemporaines, seule l'école causale propose une méthodologie causale claire. Pour les chercheurs de l'école interprétative, seuls les concepts, les questions générales et les thèmes guident la recherche ; un récit riche et détaillé fait office d'explication causale, et l'explicitation des procédures causales est négligée. Du fait qu'ils s'appuient sur une théorie *a priori*, les partisans de l'approche des systèmes-monde ne parviennent pas non plus à formuler une méthodologie causale ; le thème central de leurs travaux – le développement de l'économie capitaliste – est étudié en référence à une économie-monde prédéfinie, et la causalité est censée émaner de cette dernière. L'école causale-analytique, au contraire, insiste fortement sur les procédures et les stratégies liées à la question de la causalité. Ses recherches s'appuient sur la construction d'hypothèses. La vérification des hypothèses, le contrôle des variables et l'élaboration de théories explicatives retiennent toute son attention. Un mode d'analyse comparée rigoureux, qui prend la forme de procédures expérimentales de vérification, et toute une terminologie de la causalité sont mis au premier plan, et vont de pair avec l'objectif de formuler des conclusions généralisables à partir de cas distincts.

Weber aurait considéré comme un sérieux problème l'absence de toute méthodologie causale ; mais il se serait aussi vigoureusement opposé à l'approche causale de l'école causale-analytique. Il aurait salué sa méthodologie rigoureuse, l'attention portée aux contextes et même aux interactions conjoncturelles, mais il aurait fortement critiqué son caractère insuffisamment multicausal. Parce que sa conceptualisation des sociétés ne leur accorde qu'une consistance lâche, qu'il les voit fragmentées selon de multiples lignes de faille, qu'elles présentent selon lui des configurations de l'action constamment enchevêtrées et continuellement mouvantes, Weber affirme, quant à lui,

que, très souvent, les facteurs de causalité effectifs consistent en une *multitude* d'influences en interaction. Un même effet peut, en principe, résulter d'une grande diversité d'orientations de l'action. Non seulement la multivocité des interactions synchroniques (dans le présent) et diachroniques (entre passé et présent) doit être reconnue – ce que fait souvent mais de manière non systématique l'approche causale-analytique –, mais une attention toute particulière doit être aussi portée à la manière dont l'interaction de forces *multiples* met précisément par elle-même en mouvement une impulsion causale indépendante. Seule une méthodologie causale qui conceptualise clairement la multiplicité des forces et le caractère conjoncturel de leur interaction peut commencer, affirme Weber, à rendre compte de la complexité de la réalité empirique. C'est alors seulement que les enchevêtrements complexes – par exemple, ceux des valeurs, des traditions, des intérêts, de la puissance et du pouvoir dans différentes configurations synchroniques et diachroniques – peuvent être clairement compris.

En outre, et à la différence des trois écoles, la méthodologie de Weber établit une distinction entre les degrés « facilitants » et les degrés « nécessaires » de la causalité. Elle permet également de faire ressortir une autre faiblesse fondamentale déjà mentionnée de la méthodologie de l'école causale : comme l'approche interprétative et malgré son recours à des procédures d'évaluation de la causalité, elle reste centrée sur des problèmes bien circonscrits qu'elle place au cœur de sa recherche. L'analyse causale weberienne comprend non seulement des idéal-types, des procédures d'évaluation et une méthodologie causale en trois étapes, mais aussi des repères opératoires qui bâtissent un *cadre théorique*. Cependant, ce cadre de référence, formulé dans *É & S*, diverge fortement de celui de l'école systémique. Grâce aux idéal-types, il reste, en dernière analyse, ancré dans la réalité empirique ; et parce qu'il insiste sur toute une variété de « domaines sociétaux » et sur la signification causale des idéal-types propres à chacun, il s'interdit d'accorder une primauté causale à un domaine unique – l'économie par exemple.

Malheureusement, cette analyse de la causalité, qui est au cœur de toute la sociologie¹⁷ de Weber, n'est jamais explicitée. Bien que son objectif majeur ait été de fournir des explications causales de cas et de développements historiques déterminés, il n'a réussi dans ses essais méthodologiques à exposer de manière systématique ni ses procédures et ses stratégies multicausales, contextuelles et conjoncturelles, ni son cadre théorique fondé sur les domaines sociétaux. Et ses écrits empiriques manquent un peu de consistance à cet égard. De plus, le caractère fragmentaire de ses textes majeurs empêche souvent de

17. Qu'il soit clair qu'à chaque fois que, dans ce livre, il est parlé de la « sociologie » de Weber, il est question de sa « sociologie historique comparative » (NdÉ).

percevoir leur précision conceptuelle et empirique. S’offrant aujourd’hui à nous sous une forme éclatée, le mode d’analyse qui sous-tend ses investigations causales doit être reconstruit à partir d’une lecture à la fois détaillée et synthétique de ses travaux empiriques. Tel est l’objet du chapitre 5.

Pour illustrer la rigueur de son mode d’analyse de la causalité, nous prendrons l’exemple de l’essor du système des castes en Inde, dont l’analyse sera reconstruite a) selon les principales étapes, procédures et stratégies de sa méthodologie causale, b) à l’aide du cadre théorique proposé par les idéal-types dans *É & S* et c) en faisant référence aux forces historiques propres au cas étudié.

En résumé : en cherchant à rendre accessibles les principales procédures et stratégies de recherche historique comparative de Max Weber, ce livre s’efforce de cerner avec précision la manière dont il contribue à la résolution des problèmes et dilemmes auxquels est confrontée la sociologie historique comparative d’aujourd’hui. On entreprend ici la systématisation – qui est, à certains égards, une reconstruction – des orientations fondamentales des textes majeurs de Weber. Nous examinerons les relations qu’il établit entre l’action et la structure et sa multicausalité de principe, ainsi que la manière dont, grâce à l’élaboration d’idéal-types et de modèles définis, ses textes permettent d’aller au-delà de la confiance généralement accordée aujourd’hui à l’étude de cas et au récit historique. Ses travaux empiriques font aussi ressortir le cadrage théorique des problèmes et insistent sur un mode contextuel-conjoncturel d’analyse de la causalité. À bien des égards, les procédures et les stratégies de recherche suggérées par les travaux de Weber, en conséquence d’une part, de leurs principes d’origine, et d’autre part, de la sévère critique des écoles contemporaines de sociologie historique comparative qu’elles impliquent, apportent une contribution importante au renforcement de cette discipline.

Tout au long de cette étude, on poursuivra constamment le dialogue entre la sociologie de Weber et les écoles historico-comparatives récentes. Les sections qui en proposent une exégèse détaillée ne visent pas seulement à rendre compte clairement des textes de Weber, mais ont aussi pour but d’asseoir solidement sa contribution à l’entreprise contemporaine de la sociologie historique comparative¹⁸. Dans la conclusion, nous comparerons, sans entrer dans les détails, les principales procédures et stratégies de recherche de Weber avec celles des approches contemporaines avant de faire la synthèse des apports de Weber et de mettre en lumière leur caractère unique.

18. On trouvera dans les notes – et occasionnellement dans le texte (voir chapitre 2, p. 102-108) – les objections de la sociologie wébérienne à la théorie du choix rationnel.

Nous n'avons pas encore évoqué un dernier aspect par lequel la sociologie wébérienne marque encore sa différence d'avec les écoles contemporaines. Celles-ci négligent une certaine dimension universaliste. Elles se centrent sur la modernisation politique et les mouvements sociaux, et sur des thèmes tels que les révolutions sociales modernes, le totalitarisme, le pouvoir de l'État-nation et les transformations qui, au cours des derniers siècles en Occident, ont abouti au capitalisme, à la démocratie et aux sociétés industrielles¹⁹. Les textes majeurs de Weber ne se limitent pas à ces thèmes. Dans *É & S* et *EEWR*, il s'est intéressé au Moyen Âge et aux civilisations occidentales anciennes, mais aussi à la Chine et à l'Inde. Lorsqu'il élaborait ces ouvrages (ainsi qu'*ÉSA* et *HÉ*), Weber passait par exemple, en toute liberté des premiers hindous et des prophètes de l'Ancien Testament aux lettrés confucéens, de l'hellénisme au déclin de l'Empire romain, de la domination monarchique chinoise (patrimonialisme) et de la féodalité indienne au Moyen Âge occidental, de l'organisation économique des premières civilisations du Proche-Orient aux compagnies commerciales médiévales, ou encore de l'ancienne structure sociale germanique aux origines du droit continental et à l'analyse comparative de l'essor de l'État moderne. Des études empiriques d'une telle envergure comparative et historique sont sans rivales dans la science contemporaine. Tout au long de ce livre, nous aurons de multiples occasions d'illustrer cette portée universelle des analyses de Weber.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, une dernière question doit être abordée : en quoi notre étude – qui a pour objectif, dans chacun de ses chapitres, d'apporter une contribution à la littérature secondaire – diffère-t-elle des autres commentateurs de Weber ? Situons donc brièvement la teneur générale des commentaires récents sur Weber.

LA LITTÉRATURE SECONDAIRE, OU LA RENAISSANCE WÉBÉRIENNE

Il ne s'agit pas dans ce livre d'entreprendre le résumé des différents travaux empiriques de Weber ni de proposer une introduction générale à la sociologie wébérienne [voir Bendix, 1962 ; Freund, 1969 ; Käsler, 1988 ; Collins, 1986a]. Cette étude ne cherche pas non plus à identifier un thème majeur unique qui donnerait une unité à ses divers écrits, comme le font Hennis [1983, 1987a, 1987b] et Tenbruck²⁰ [1980]. Elle ne vise pas davantage

19. Seuls certains des travaux de Bendix et Moore se situent dans une perspective plus universaliste.

20. De mon point de vue, aucune de ces interprétations n'a réussi à démontrer l'existence d'un tel thème (en particulier parce que ni l'une ni l'autre n'ont étudié dans le détail les œuvres majeures de Weber – voir Kalberg, 1979).

à affirmer que tel ou tel texte peut être considéré comme l'« œuvre majeure » de Weber, comme le fait Tenbruck [1977, 1980, 1989]. L'accent mis ici sur les orientations fondamentales des travaux empiriques de Weber exige d'omettre aussi bien ses idées politiques [voir Salomon, 1935b; Beetham, 1974; Mommsen, 1985, 1989] que ceux de ses écrits qui se rapportent davantage à la « philosophie sociale ». Ains, nous n'examinerons pas ses déclarations plutôt désabusées sur les destinées de la civilisation occidentale, ni les raisons de son pessimisme. Les œuvres de Weber ne sont pas abordées sous l'angle de la philosophie sociale ou de la théorie sociale en général, mais exclusivement en fonction de leur capacité à formuler une sociologie historique comparative rigoureuse. Ce parti pris exige aussi d'omettre l'arrière-plan intellectuel de sa sociologie [voir, par exemple, Scaff, 1989; Hughes, 1958; Coser, 1971; Seidman, 1983; Ringer, 1969; Sica, 1988] et les débats où se sont engagés ses adversaires [voir, par exemple, Tenbruck, 1959; Mommsen et Osterhammel, 1987; Albrow, 1990, p. 96-113; Burger, 1976, p. 3-55; Oakes, 1989]. Cette étude n'aborde pas non plus un thème courant, celui de la biographie de Weber [voir, par exemple, Marianne Weber, 1975; Gerth, 1946, Käsler, 1988] et de ses tensions internes [voir, par exemple, Albrow, 1990, p. 13-94; Green, 1974; Goldman, 1988; Mitzman, 1970; Sica, 1988].

À bien des égards, le livre classique de Reinhard Bendix, *Max Weber : An Intellectual Portrait* [1962], reste une source d'inspiration pour cette étude. Il traite d'un grand nombre de thèmes de la sociologie empirique de Weber et il reste indispensable. Ses aperçus, qui concernent un vaste ensemble de questions et de problèmes, restent inégalés. De plus, l'étude de Bendix est guidée par la volonté de savoir dans quelle mesure et de quelle manière la sociologie de Weber facilite aujourd'hui la réflexion [voir, par exemple, p. 464-5]. Mais Bendix sert également de contre-modèle à la présente recherche. Lorsque son œuvre est examinée attentivement en fonction des tâches que s'assigne ce livre, certaines limitations apparaissent. Avant tout, il considère fondamentalement Weber comme un sociologue historien plutôt que comme un théoricien rigoureux de la sociologie. Quoiqu'utile à bien des égards, cette perspective conduit Bendix à sous-estimer la portée des stratégies et des procédures mises en œuvre par Weber dans l'enquête comparative. Il est rare que Bendix utilise pleinement le capital théorique offert par les travaux empiriques de Weber.

Bien qu'éclairante à certains égards, la littérature secondaire récente sur Weber n'a apporté qu'une aide indirecte à cette étude. Le renouveau webérien international de ces vingt dernières années commence seulement à faire comprendre les orientations fondamentales de sa sociologie historique comparative.

D'une part, le développement de la littérature secondaire aux États-Unis, loin de l'interprétation parsonienne dominante centrée sur l'action orientée par les normes, a permis une évaluation plus équilibrée, qui inclut l'action instrumentale-rationnelle antérieurement sous-estimée et les dimensions de pouvoir et de conflit si importantes dans la sociologie de Weber²¹ [voir, par exemple, Collins, 1975, 1986b; Fulbrook, 1978; Cohen, Hazelrigg et Pope, 1975; Molloy, 1980; Antonio, 1985; Bendix et Roth, 1971]. D'autre part, l'intérêt exclusif porté au cours des années cinquante et soixante à certains segments des œuvres de Weber – par exemple, les groupes de statut, le charisme, les idéal-types, la bureaucratie, la « thèse de l'éthique protestante » – a fait place à une série de commentaires qui se sont intéressés à de larges parties du *corpus* weberien et à ses thèmes généraux. Tous ont rejeté l'idée antérieure selon laquelle les recherches réputées non cumulatives de Weber étaient son apport le plus précieux. Ces interprètes ont au contraire affirmé que des procédures et des thèmes fondamentaux traversaient l'ensemble de son œuvre. Leur compréhension, soutiennent-ils, révèle un théoricien bien plus profond, qui, au-delà d'analyses particulières, ose s'attaquer d'une manière systématique à la question bien plus complexe et plus risquée du changement à long terme à travers les millénaires. En mettant en avant la forte tension présente dans ses textes entre facteurs « idéels » et « matériels », ces défenseurs d'un « nouveau Weber » ont également cherché à corriger l'idée erronée mais persistante selon laquelle celui-ci serait demeuré fondamentalement « idéaliste ».

Ces commentaires peuvent se répartir en deux groupes. D'abord, ceux qui traitent des grands thèmes sous-jacents qui parcourent l'ensemble de l'œuvre de Weber. Ces études ont analysé sa vision du changement historique [Abramowski, 1966; Mommsen, 1974a, 1989; Nelson, 1981; Collins, 1986b], le rationalisme occidental [Schluchter, 1979, 1981; Habermas, 1984, Brubaker, 1984; Lash et Whimster, 1987], les processus de rationalisation [Bendix, 1965; Tenbruck, 1980; Münch, 1982; Glassman et Murvar, 1983; Levine, 1985; Lash et Whimster, 1987] et la notion de « type humain » (*Menschentyp*) propre à des civilisations particulières [Hennis, 1983, 1987a, 1987b]. Ensuite, ceux qui cherchent à identifier les modèles typologiques et les procédures rigoureuses qu'utilise Weber dans sa sociologie [Eisenstadt, 1968a; Roth, 1968, 1971a, 1971b, 1971c, 1979, 1981; Collins, 1981; Smelser, 1976; Warner, 1970, 1972, 1973; Fulbrook, 1978]. Tous ces commentaires ont considérablement enrichi la compréhension des tâches et des objectifs qu'il s'était fixés.

21. Bien que Weber ait été en partie « redécouvert » en Allemagne au cours des années cinquante à la suite de la traduction des travaux de Parsons, la réception de son œuvre en Allemagne n'a guère été influencée par Parsons. Y font exception Schluchter [1981, 1989], Münch [1982, 1984, 1986] et Habermas [1984].

Cependant, et malgré leurs résultats, ces recherches ne sont pas allées au-delà d'une simple esquisse des procédures et des stratégies de recherche de la sociologie historique comparative de Weber. Cela reste vrai même en ce qui concerne l'ambitieuse analyse par Schluchter de « l'essor du rationalisme occidental » [1981]. Cette étude n'est guère susceptible d'aider les sociologues d'orientation plus empirique qui voudraient intégrer les apports de Weber à leurs propres recherches. En restant pour l'essentiel au niveau des typologies et des classifications, Schluchter a fourni une taxinomie intéressante des concepts fondamentaux utilisés par Weber dans son étude de l'évolution de l'Occident, mais il néglige dans une large mesure le Weber plus pragmatiquement sociologue qui se concentre par exemple, sur les modes d'articulation entre l'action et la structure, sur le pluralisme des motifs de l'action ou les stratégies multicausales, sur les modèles générateurs d'hypothèses, sur le pouvoir, les porteurs sociaux, les interactions synchroniques et diachroniques de l'action configurée et sur une méthodologie causale contextuelle et conjoncturelle.

En se polarisant sur le thème de la rationalisation et de la singularité de l'Occident, les études récentes les plus remarquables ont détourné les commentateurs de l'étude minutieuse de la méthodologie utilisée par Weber²². Il est vrai que l'intérêt de Weber pour un thème large et très général – le « rationalisme » spécifique et singulier de la culture occidentale [« Rp », p. 62/26/12] – se situe au cœur de sa sociologie. Mais il se refuse à conduire sa recherche uniquement en référence à la thématique générale du « désenchantement du monde » et des « processus de rationalisation ». Il procède en fait à une analyse reposant sur une information empirique approfondie et, dans toute une série d'études, il tente d'établir la causalité par rapport à des cas et des développements particuliers [voir Kalberg, 1989].

Ainsi, dans son exposé concernant les États modernes, Weber, loin de mettre l'accent sur des caractéristiques communes, analyse des thèmes bien déterminés qui ont une importance majeure pour des nations particulières tels que les conditions d'un véritable impérialisme allemand, la possibilité

22. La littérature secondaire et les débats permanents qu'elle mène ne feront pas l'objet d'une critique détaillée et soutenue. Pas seulement en raison des difficultés inhérentes à son caractère véritablement massif [voir Seyfarth et Schmidt, 1982; Murvar, 1983] – s'y livrer briserait trop souvent les lignes essentielles de l'argumentation –, mais surtout parce que ce sont les textes de Weber qui nous intéressent plutôt que les questions d'interprétation, qui sont au premier plan dans la littérature secondaire. Seuls certains aspects de cette littérature seront traités – généralement en note ou dans de brèves digressions (on trouvera par exemple, en note un commentaire suivi de la lecture de Weber par Parsons). De toute façon, notre étude ne présuppose pas que, pour systématiser ou « reconstruire » l'œuvre de Weber, des théoriciens plus tardifs comme Parsons, Habermas ou Luhmann [voir Schluchter, 1981; Münch, 1982; Habermas, 1984] soient incontournables.

d'une démocratie bourgeoise en Russie, les préalables sociologiques à l'établissement de la démocratie américaine ou les obstacles que rencontrait le parlementarisme en Allemagne. Les trois volumes d'*EEWR* exposent tout un ensemble de développements historiques circonscrits : l'émergence en Chine du patrimonialisme, du confucianisme et de la couche sociale des lettrés ; les origines en Inde d'un mysticisme extramondain, les brahmanes, une divinité impersonnelle, le système des castes ; l'essor dans l'Israël antique du clergé lévitique, du monothéisme, du prophétisme messianique et des pharisiens. *É & S* traite aussi de thèmes particuliers tels que l'essor d'un droit logique-formel sur le continent européen et de la *common law* en Angleterre, l'apparition des villes indépendantes de l'Occident médiéval et leurs traits singuliers, les caractéristiques principales des diverses voies de salut, les grands types de pouvoir et le développement de l'Église catholique sous une forme hiéocratique. *ÉSA* et *HÉ* proposent également des analyses historiques très détaillées. À aucun moment, Weber ne cherche dans ces textes à démontrer l'existence d'une évolution sociétale générale²³.

D'entrée de jeu, il faut donc rejeter résolument la vision classique d'un Weber qui appréhenderait l'histoire comme si elle ne faisait que se conformer à un schéma évolutif grandiose démarrant par des accès de ferveur charismatique contre une tradition rigide et aboutissant à la rationalité formelle de la « société bureaucratifiée ». Voilà qui exige également de rejeter l'opinion largement répandue selon laquelle, pour Weber, le changement historique implique des cycles prévisibles au cours desquels la « force révolutionnaire » du charisme alternerait avec les routines et la stabilité de la vie quotidienne [voir, par exemple, Salomon, 1935b, 1945 ; Mommsen, 1974a, p. 18-20 ; 1987, p. 47-50]. Et qui conduit aussi à un refus sans équivoque d'un autre contresens habituel : qu'il faille voir avant tout Weber comme un « idéaliste » considérant les valeurs comme le principal moteur de l'histoire.

Se centrer sur ces thèmes généraux ou, d'ailleurs, sur un exposé général de ses thèmes centraux et de sa manière de les traiter, ne permettrait pas de s'appropriier le pouvoir analytique véritable des textes majeurs de Weber²⁴.

23. Il est en effet assez amusant de voir que, pendant une si longue période, la vision webérienne de l'histoire aux États-Unis ait passé pour « idéaliste ». C'est principalement le résultat de la faveur dont a bénéficié *EP* en raison de l'absence d'une traduction complète d'*É & S* jusqu'en 1968 et d'une réception de Weber modelée par l'intervention de Parsons. Les articles de Salomon ont malheureusement été négligés [1934, 1935a, 1935b, 1945 ; voir Kalberg 1993b].

24. Il n'est pas dans mon intention de discréditer ces contributions. Parce qu'ils allaient à l'encontre des représentations d'une œuvre webérienne fragmentée et opaque, les commentaires autour de la thématique de la rationalisation ont été d'un apport précieux [voir Nelson, 1974 ; Tenbruck, 1980 ; Schluchter, 1981 ; Lash et Whimser, 1987]. Cependant, il me faut souligner dès le départ que je ne cherche pas, dans cette étude, à contribuer à cette littérature (je l'ai tenté par ailleurs : voir Kalberg, 1979, 1980, 1983, 1990).

Une fois ses stratégies et ses procédures de recherche systématisées et reconstruites, c'est une sociologie historique comparative unique, rigoureuse et méthodologiquement sophistiquée qui apparaîtra au regard, et une sociologie de portée universelle. Elle promet de contribuer de manière importante à la résolution des dilemmes et des problèmes auxquels est aujourd'hui confrontée la sociologie historique comparative. Largement négligée jusqu'à ce jour, cette sociologie doit être rendue accessible et utilisable.